

George Orwell

JP Wendt



SOCIALISME ET GÉNIE DE L'ANGLETERRE

Traduit de l'anglais par Jean-Patrick Wendt

Introduction à *The Lion and the Unicorn* de George Orwell

par J.-P. Wendt

« Soit qu'ils épinglent les mensonges des politiciens, dissèquent avec esprit la spécificité anglaise ou exposent des vérités dérangeantes sur la guerre, ces essais d'Orwell, intemporels, sans compromis, sont plus que jamais d'actualité, interpellateurs et essentiels à l'ère des bouleversements d'aujourd'hui »

C'est ainsi qu'en 2004 dans sa collection « **Great Ideas** » l'éditeur Penguin Books présente un recueil de quatre essais, titré d'après le premier « Why I Write ». Les suivants sont « The Lion and the Unicorn », puis « A Hanging » et « Politics and the English Language ».

Tous les quatre, à divers titres, sont du plus haut intérêt pour la connaissance de la personne de George Orwell l'auteur universellement admiré du roman « 1984 », ses convictions sociales et politiques, et aussi la société britannique des années 1920 à 1948.

Cependant, c'est pour l'acuité de son analyse, l'audacieux courage d'opinion qu'il implique et sa dimension visionnaire que l'essai « The Lion and the Unicorn » mérite qu'on le redécouvre, soixante-dix ans plus tard, et qu'on apprécie l'étendue du désastre dont il tentait de prévenir ses contemporains en dénonçant la stupéfaction des peuples face aux mensonges lénifiants de leurs dirigeants incompetents, carriéristes, corruptibles.

Écrit à Londres sous les bombardements, cet essai est sans doute passé aux yeux de nombre de ses concitoyens pour un obscène pamphlet antinational, condescendant et de parti pris. Au contraire, George Orwell était d'abord un authentique patriote, pas un défaitiste, même s'il avait jadis été pacifiste. Rétrospectivement, le contexte dans lequel cet essai fut entrepris, fiévreusement, – à l'automne 1940, quelques semaines après le désastre de la campagne de France, la débâcle de Dunkerque, l'ambigüe neutralité américaine, le pacte de non-agression germano-soviétique et l'apparente invincibilité de la Wehrmacht – force au respect quant à la lucidité des analyses sur l'état des lieux militaire, social et politique, et pour les projections qu'il en fit.

Ce mélange d'objectivité douloureuse et de foi optimiste en son pays, de naïveté diront certains, n'est pas l'aspect le moins surprenant de cet essai.

En plus de donner une photographie spécifique de la société anglaise de l'entre deux guerres, héritière d'un XIX^e siècle hypocrite, oppressif des classes laborieuses et cyniquement inégalitaire, l'auteur se projette plus loin, dans l'espace et dans le temps, invoquant l'aspiration universelle des peuples à l'équité et à une vie décente.

Si l'analyse est féroce envers les classes dirigeantes anglaises, elle est aussi sans complaisance avec les classes laborieuses et leurs représentants dont Orwell dénonce l'aboulie et l'hypocrisie moutonnaire, et qu'il rend au moins autant responsables de cette guerre, annoncée de longue date, déniée jusqu'à la dernière minute pourtant. Dans le concert de haros et chasse aux boucs émissaires du cataclysme en cours, dont à cet fin d'automne 1940 on ne sait pas encore s'il ne va pas se solder par l'invasion ou la capitulation de l'Angleterre, la voix d'Orwell a au moins la légitimité d'un homme qui a toujours dénoncé le danger totalitaire (fasciste ou communiste) et l'a physiquement combattu pendant la Guerre Civile espagnole contre Franco.

Soixante-dix ans plus tard, nous avons le recul pour voir comment les modèles sociaux, économiques, politiques, nationaux et géopolitiques se sont affrontés, pour finalement se vider de leur substance, phagocytés par le néo-capitalisme sauvage. À la lueur de l'emballlement de la machine capitaliste et des krachs boursiers de ces dernières années, de la faillite financière d'états-nations, cette spirale que rien ne semble pouvoir arrêter, les analyses d'Orwell n'en paraissent que désespérément plus prémonitoires bien que lui-même ait appelé de tous ses vœux l'avènement d'une conscience partagée des classes laborieuses et moyennes comme contre-pouvoir au cannibalisme aveugle du « Laisser-faire » capitaliste. Finalement, on peut penser que le fait que l'utopie socialiste qu'il a rêvée dans cet essai n'a jamais vu le jour, vient encore à l'appui de sa démonstration plutôt que de l'infirmier.

Eric Arthur Blair de son vrai nom, naquit au Bengale en 1903, second de trois enfants d'un père fonctionnaire de l'administration coloniale. Ses exceptionnelles dispositions lui valurent d'intégrer le prestigieux collège d'Eton comme boursier du Roi. Mais là déjà, sa détestation du cynisme de l'aristocratie et du gâchis des intelligences, sa haine de l'arbitraire et de l'iniquité érigés en système, révèlent son côté rebelle à l'*establishment* et le dégoûtent des études. De toute façon sans argent pour aller à l'université, il intègre la Police Impériale en Birmanie, pendant cinq années, assez pour haïr l'exploitation colonialiste de son pays.

Puis il connut des années de misère et d'errance, il vécut parfois comme un sans-abri, période où se forgèrent ses convictions socialistes. Plus tard il fut blessé aux côtés des Républicains Espagnols, découvrit à la fois une expérience de socialisme libertaire inimaginable, et sa liquidation sanglante par les communistes "staliniens" auxquels il n'échappa que par la fuite ; et des dizaines d'années après sa mort les thuriféraires de Moscou continuaient à le poursuivre de leur haine. Et tout le temps ses positions « d'humaniste engagé », à contre-courant de ses origines, de son éducation et des pensées dominantes, ainsi que son refus des compromis, contribuèrent à lui compliquer une vie impécunieuse pratiquement jusqu'à la fin de ses jours. Toute sa personnalité, tout son vécu, transparaissent clairement dans cet essai. Il mourut de tuberculose à 47 ans en 1950, un an après la publication de son fameux et visionnaire « 1984 ».

Son essai n'est pas un nième pensum de philosophie politique, écrit comme un appel à la mobilisation de la conscience de ses concitoyens, le propos est parfois didactique mais sans pédanterie, accessible à tous.

George Orwell s'adressait dans cet essai à ses compatriotes, supposés empreints de la culture collective de leur nation, et parfaitement au fait du contexte de l'entre deux guerres. Pour les non anglophones de naissance et soixante-dix ans après, pratiquement tous les personnages ou événements cités par George Orwell sont méconnus ou incompréhensibles hors contexte. J'ai donc tenu à rendre le propos intelligible pour le lecteur, sans qu'il ait à faire des recherches, en associant des notes explicatives quand nécessaire.

Pour la personnalité et l'œuvre de George Orwell, je me suis particulièrement référé à l'ouvrage de Christopher Hitchens : "**Why Orwell Matters**"

L'intégralité de l'essai en anglais, sur la page :
< <http://www.k-1.com/Orwell/site/work/essays/lionunicorn.html> >

*À mes amis Jenny & Lawrence S.
Mes remerciements à Jean-Pierre P. pour son travail de correction.*

J. P. Wendt - Juin 2012 – Avril 2017

LE LION ET LA LICORNE : SOCIALISME ET GENIE DE L'ANGLETERRE

Partie I Angleterre Ton Angleterre

1

Pendant que j'écris, des êtres humains hautement civilisés volent au dessus de ma tête, essayant de me tuer.

Ils n'ont pas plus d'inimitié contre moi, à titre personnel, que je n'en ai contre eux. « Ils font juste leur devoir », comme on dit. La plupart d'entre eux, je n'en doute pas, sont de bon cœur respectueux des lois, des individus qui ne souhaiteraient jamais commettre un meurtre dans la vie ordinaire. D'un autre côté, si l'un d'eux vient à m'éparpiller en morceaux avec une bombe bien placée, il n'en dormira pas plus mal. Il aura servi sa patrie, qui a le pouvoir de l'absoudre du mal.

Personne ne peut voir le monde moderne tel qu'il est s'il ne reconnaît pas l'écrasant pouvoir du patriotisme, de la loyauté à sa nation. Dans certaines circonstances le patriotisme peut s'effondrer, à certains niveaux de civilisation il peut ne pas exister, mais en tant que force *positive*, rien ne lui équivaut. Le Christianisme et l'Internationale Socialiste ne sont que fétu de paille en comparaison. Hitler et Mussolini accédèrent au pouvoir dans leur propre pays très largement parce qu'ils appréhendèrent ce fait et pas leurs opposants.

Également, il faut bien reconnaître que la partition entre nations et nations est fondée sur de réelles différences d'apparence. Il y a peu encore on pensait correct de prétendre que tous les êtres humains sont très semblables, mais en fait quiconque utilisant ses yeux verra que le comportement humain

diffère énormément d'un pays à l'autre. Telle chose susceptible d'arriver dans un pays ne le pourra jamais dans un autre. La purge de juin¹ commise par Hitler, par exemple, n'aurait jamais pu se produire en Angleterre. Et dans le genre des peuples occidentaux, les Anglais sont très nettement à part. C'est en quelque sorte implicitement démontré par le peu d'attrait que notre mode de vie exerce sur les étrangers. Bien peu d'Européens supportent de vivre en Angleterre et même les Américains se sentent souvent moins dépaysés en Europe continentale.

Quand vous revenez en Angleterre depuis un pays étranger, vous avez immédiatement la sensation de respirer un air différent. Même, dans les toutes premières minutes des douzaines de petits détails conspirent pour vous donner cette impression. La bière est plus amère, les pièces de monnaie plus lourdes, l'herbe plus verte, les publicités plus racoleuses. Les gens, dans les grandes villes, avec leurs bonnes bouilles rondes, leurs vilaines dents et leurs manières affables, sont différents des Européens. Puis l'énormité de l'Angleterre vous engloutit et vous perdez pour un temps le sentiment que la nation toute entière a une marque unique bien à elle. Est-ce vraiment cela une nation ? Ne sommes-nous pas quarante-six millions d'individus tous différents ? Et sa diversité, quel chaos !
Le claquement des sabots dans les bourgades rurales du Lancashire, la noria des camions sur la Grande Route du Nord, les queues devant la Bourse du Travail, les chopes qui

¹ **Note du traducteur** : Connue sous le nom de « Nuit des longs couteaux ». Avec Hitler, Ernsnt Röhm est cofondateur du parti National Socialiste et le chef de sa branche paramilitaire, la SturmAbteilung (SA, en français Section d'Assaut) avec leurs chemises brunes. Mais Röhm incarne aussi l'aile gauche du parti, hostile à la mainmise personnelle d'Hitler et à sa garde prétorienne, les SS de Himmler, qui menacent les SA. Refusant d'abdiquer ses convictions, Röhm devient l'homme à abattre. Himmler propage la rumeur d'un complot de Röhm contre Hitler. La nuit du 30 juin 1934 les cadres des SA sont arrêtés par les SS, certains sommairement exécutés, à travers toute l'Allemagne. Hitler en personne procède à l'arrestation de Röhm. Il sera liquidé dans sa cellule, le 2 juillet, officiellement accusé de dépravation et homosexualité. Dès lors, pour la majorité du peuple allemand, Hitler incarne l'homme providentiel : il vient d'éviter au pays le chaos de la guerre civile.

s'entrechoquent dans les bars de Soho, les vieilles bonnes sur leur bicyclette allant à la messe dans la brume d'un matin d'automne – ce ne sont pas que des fragments, mais des fragments *caractéristiques* de la représentation de l'Angleterre. Comment peut-il se tisser une trame commune derrière un tel embrouillamini?

Pourtant, parlez à des étrangers, lisez des journaux ou livres étrangers, et vous êtes ramené à ce même constat. Oui, il existe quelque chose de distinctif et reconnaissable dans la civilisation anglaise. C'est une culture, tout aussi unique que celle de l'Espagne. Quelque part elle a à voir avec les copieux petits déjeuners et les mornes dimanches, les villes enfumées et les routes sinueuses, les champs tout verts et les grandes boîtes à lettre rouges. Elle a une saveur à nulle autre pareille. De plus, c'est un continuum, il s'étend vers le futur et vient du passé, c'est quelque chose qui perdure, comme chez une créature vivante. Qu'aurait donc en commun l'Angleterre de 1940 avec celle de 1840 ? Mais alors qu'avez-vous en commun avec l'enfant de cinq ans sur la photo que votre mère fait trôner sur la cheminée ? Rien, si ce n'est que vous êtes la même personne.

Et par dessus tout, c'est *votre* civilisation, c'est *vous*. Quoiqu'il en soit, que vous le détestiez ou que vous vous en moquiez, vous ne pourrez jamais être heureux au loin bien longtemps. Les puddings à la graisse de rognon de bœuf et les boîtes à lettre rouges ont pris possession de votre âme. Pour le meilleur et pour le pire cette civilisation est la vôtre, vous lui appartenez et jusqu'à la tombe vous ne pourrez vous départir de son emprise.

Pendant ce temps l'Angleterre, comme le reste du monde, se transforme. Et comme toute chose elle ne peut changer que dans certaines directions qui, jusqu'à un certain point, sont prévisibles. Cela ne veut pas dire que le futur est prédéterminé, simplement certaines directions sont possibles et d'autres non. Une graine peut germer ou non, mais en aucun cas une semence de navet ne fera pousser un panais. C'est donc pourquoi il est de la plus haute importance d'explorer et déterminer ce qui *fait*

l'Angleterre, avant de conjecturer sur le rôle que l'Angleterre *peut jouer* dans les titanesques événements en cours.

2

Les caractéristiques d'une nation ne sont pas faciles à identifier et une fois isolées soit elles tournent vite en clichés, soit il semble qu'on ne puisse les relier les unes aux autres. Les Espagnols sont cruels avec les animaux, les Italiens ne peuvent rien faire sans l'accompagner de bruit assourdissant, les Chinois sont des joueurs impénitents. À l'évidence de telles assertions n'ont pas grand intérêt en elles-mêmes. Néanmoins, rien n'est sans cause, et la réputation que les Anglais ont de vilaines dents peut nous en apprendre sur les réalités de la vie anglaise.

Maintenant voici un couple de généralités à propos de l'Angleterre, admises par pratiquement tous les observateurs. La première est que les Anglais ne sont pas doués pour les arts. Ils ne sont pas aussi musiciens que les Allemands ou les Italiens, la peinture et la sculpture n'y ont jamais été florissantes comme en France. La seconde est que, pour ce que valent les Européens, les Anglais ne sont pas des intellectuels. Ils ont horreur de l'abstraction, ils n'ont nul besoin de philosophie ou de « vision du monde ». Et cela, non pas parce qu'ils sont « pragmatiques », comme ils aiment à s'en flatter. Il suffit de regarder leurs plans d'urbanisme et de distribution d'eau, leur attachement obstiné pour tout ce qui est périmé ou une nuisance, un système de prononciation qui défie l'analyse, et un modèle de poids et mesures compréhensible des seuls auteurs des livres d'arithmétique, pour réaliser le peu qu'ils se soucient de la moindre efficacité. Mais ils ont une capacité certaine à agir sans réfléchir. Leur hypocrisie mondialement connue – leur attitude ambiguë à l'égard de l'Empire, par exemple – est liée à cela. En même temps, dans les moments de crise extrême la nation toute entière peut soudain se rassembler et agir selon une espèce d'instinct, vraiment un code de conduite compris de presque

tous, bien que jamais exprimé. La formule dont Hitler qualifia les Allemands, « un peuple de somnambules » serait bien plus appropriée aux Anglais. Non qu'il y ait de quoi être fier de se faire traiter de somnambules.

Mais il est intéressant de noter un trait mineur des Anglais qui est extrêmement bien marqué, quoique peu souvent commenté, et c'est l'amour des fleurs. C'est l'une des premières choses que l'on remarque en débarquant en Angleterre depuis l'étranger, particulièrement si l'on vient du sud de l'Europe. N'est-ce pas en contradiction avec l'indifférence des Anglais pour les arts ? Pas vraiment car on le trouve aussi chez des gens n'ayant, quoi qu'il en soit, aucun sens esthétique. De toutes les manières, ce trait est totalement lié à une autre caractéristique britannique, si profonde en nous que nous la voyons à peine, et c'est la passion pour les hobbies et les activités de loisirs, le « *jardin privé* » dans la vie d'un Anglais. Nous sommes une nation d'amoureux des fleurs, mais aussi de philatélistes, colombophiles, ébénistes amateurs, chasseurs de coupons de réduction, lanceurs de fléchettes, cruciverbistes passionnés. Toute la culture vraiment la plus nationale tourne autour de choses qui, même quand elles sont communautaires, ne sont pas officielles – le *pub*, le match de foot, le jardin derrière la maison, le coin du feu et « une bonne tasse de thé ». On croit encore à la liberté des individus, presque autant qu'au dix-neuvième siècle. Mais ceci n'a rien à voir avec la liberté économique, le droit d'exploiter les autres pour le lucre. C'est la liberté d'avoir un toit à soi, de faire ce que l'on veut de son temps libre, de choisir ses propres loisirs au lieu de se les voir choisis pour soi d'en haut. Le plus détesté de tous les noms pour une oreille anglaise est « Nosey Parker² ». Il est clair, évidemment, que même cette liberté purement privée est une cause perdue.

² N d T : « Nosey Parker » ou “nosey” tout court, pourrait se traduire par « Père la fouine ». Expression d'origine controversée, d'après un Mgr Parker au 17ème siècle, archevêque plutôt inquisiteur, et faisant référence à un type d'individu ou organisation trop enclin à aller « fourrer son nez » indûment dans la partie privée de la vie de ses voisins ou concitoyens.

Comme tous les autres peuples modernes, les Anglais sont en passe d'être numérotés, étiquetés, enrôlés, mis en fiches. Mais leurs pulsions vont à l'encontre, et le mode d'embrigadement qu'on pourrait leur imposer devra être adapté en conséquence. Pas de « Congrès du Parti³ », pas de « Mouvements de Jeunesse », pas de chemises colorées, pas d'expéditions punitives anti-juif, ou autres « milices spontanées ». Ni Gestapo non plus, selon toute probabilité.

Mais, dans toutes les sociétés les gens ordinaires sont bien obligés de vivre à un certain degré *contre* l'ordre existant. La culture populaire anglaise authentique est quelque chose qui reste un peu sous la surface, non officielle et plus ou moins désapprouvée par les autorités. Une chose que l'on peut remarquer si l'on observe directement la base de la population, spécialement dans les grandes villes, est qu'elle n'est pas puritaine. Les gens sont des parieurs invétérés, boivent autant de bière que leur salaire le leur permet, adorent les plaisanteries graveleuses et ont probablement le langage le plus cru au monde. Ils doivent satisfaire ces penchants en défiant des lois ahurissantes, hypocrites, (lois sur les mœurs, contrôle des loteries, etc. etc.) censées s'appliquer à tout un chacun mais qui en pratique permettent à-peu-près n'importe quoi. De même, les gens n'ont pas de croyance religieuse définie, et ce depuis des siècles⁴. L'Église Anglicane n'a jamais eu de véritable emprise sur eux, elle était l'apanage de la petite noblesse rurale, et les cultes réformistes n'ont influencé que des minorités. Cependant la population a gardé une profonde empreinte de sentiments chrétiens, bien qu'ayant pratiquement oublié le nom du Christ. L'adoration du pouvoir, qui est la nouvelle religion en

.....
³ N d T : par référence aux rassemblements de foules hystériques du Congrès National Socialiste annuel à Nuremberg.

⁴ N d T : le "schisme anglican" initié par Henri VIII en 1529, entériné en 1534, ouvrit une période de près de cinquante ans de violences et féroces répressions sur fond de dogmatismes religieux antagonistes, alimentant les ressentiments lors des trois **Guerres Civiles** de 1642-1651, alors que les plus sectaires avaient préféré émigrer (cf. le May Flower en 1620). Les Anglais se défièrent depuis des « Religions instituées ».

Europe, et qui a contaminé l'intelligentsia anglaise, n'a jamais intéressé le peuple. Il n'a jamais été captivé par la puissance politique. Le « réalisme » qui est prêché dans les journaux italiens et japonais les horrifierait. On peut se faire une bonne idée de l'état d'esprit anglais d'après les cartes postales humoristiques en couleur que l'on voit dans les kiosques des gares. Ces choses sont un peu comme le journal intime des Anglais écrit à leur insu. Leur apparence démodée, leur snobisme de classe, leur mélange de grivoiserie et d'hypocrisie, leur extrême gentillesse, leur attitude profondément morale à l'égard de la vie, tout y est là reflété.

La bonhomie de la civilisation anglaise est peut-être son trait le plus saillant. Vous le remarquez à l'instant où vous posez le pied sur le sol britannique. C'est un pays où les conducteurs de bus sont affables et les policiers sans arme. Il n'y a pas d'autre pays habité par l'homme blanc où l'on puisse si facilement disperser un rassemblement sur la voie publique. Et à ceci ajoutons ce qui est souvent cité par les observateurs européens comme un signe de « décadence » ou d'hypocrisie, l'aversion des Anglais pour la guerre et le militarisme. C'est une conviction profondément enracinée dans leur histoire, tout aussi fort dans les classes moyenne et laborieuse. Les guerres successives l'ont ébranlée mais pas annihilée. De mémoire récente, il est bien connu qu'il était fréquent que les « tuniques rouges » se fassent huer dans la rue et que les tenanciers respectables refusassent les soldats dans leur débit de boisson. En temps de paix, même quand il y a deux millions de chômeurs, il est bien difficile de remplir les rangs de la minuscule armée permanente, avec son commandement issu de la petite noblesse rurale et d'une élite spécialisée de la bourgeoisie tandis que les hommes de troupe se recrutent chez les ouvriers agricoles ou prolétaires urbains. La masse des gens est dénuée de toute culture militaire et leur attitude envers la guerre est invariablement hostile. Aucun politicien ne pourrait accéder au pouvoir en promettant conquêtes ou « gloire » militaire, aucun « Hymne de Haine » ne les a

jamais attirés. Durant la dernière guerre, les chansons que les soldats écrivaient et chantaient ensemble n'étaient pas vengeresses mais comiques et anti-défaitisme⁵. Leur seul ennemi juré était l'adjudant de compagnie.

En Angleterre, les bravaches et agitateurs de drapeau, ceux qui entonnent « Rule Britannia⁶ », ne sont que minorité. Le patriotisme des gens n'est pas exprimé ou même conscient. De leur Histoire ils ne retiennent pas un seul nom de victoire militaire. Comme les autres, la littérature anglaise est pleine de récits épiques, mais il faut bien noter que les plus populaires d'entre eux ont toujours traits à des déroutes et retraites. Il n'y a pas de poème populaire à la gloire de Trafalgar ou Waterloo, par exemple. L'histoire de l'armée de Sir John Moore, livrant une bataille d'arrière-garde héroïque, à *La Coruña*⁷, avant de rembarquer (exactement comme à Dunkerque !) est plus excitante qu'une brillante victoire. Le plus émouvant poème de bataille en anglais, raconte un régiment de cavalerie qui chargea dans la mauvaise direction. Et de la dernière guerre, les quatre noms qui se sont vraiment gravés dans la mémoire collective sont *Mons, Ypres, Gallipoli* et *Passchendaele*, à chaque fois un

⁵ Note de G. Orwell : « Par exemple :

'I don't want to join the bloody Army,	<i>J'veux pas être dans cette foutue Armée,</i>
I don't want to go unto the war;	<i>J'veux pas me taper cette guerre,</i>
I want no more to roam,	<i>J'veux plus crapahuter,</i>
I'd rather stay at home,	<i>J'me préférerais plutôt au pays,</i>
Living on the earnings of a whore.'	<i>Vivant sur les gains d'une pute.</i>

Mais ce n'était pas dans cet état d'esprit qu'ils combattaient. »

⁶ N d T : « Rule, Britannia! » est un chant patriotique britannique, d'après le poème original "Rule, Britannia" de James Thomson et sur une musique de Thomas Arne en 1740. Il fait aussi parti du répertoire de l'Armée Britannique.

⁷ N d T : Pendant la guerre d'Espagne de Napoléon, les Anglais s'allièrent aux Espagnols ; voyant ceux-ci battus, sur le point de l'être eux-mêmes, ils décidèrent in extremis de faire une éprouvante et humiliante retraite pour regagner l'Angleterre. Lors de la terrible bataille qui permit le succès du rembarquement de la majeure partie des troupes britanniques, encerclées par celles du maréchal Soult devant le port de La Coruña, le général en chef anglais, Sir John Moore fut tué (16 janvier 1809), mais finalement ce qui aurait dû être un désastre pour les Anglais s'avéra une victoire à la Pyrrhus pour les Français.

désastre⁸. Les noms des batailles qui finalement défirent les armées allemandes sont simplement inconnus du grand public.

La raison pour laquelle l'antimilitarisme anglais scandalise les observateurs étrangers est qu'il met de côté l'existence de l'Empire Britannique. Cela a tous les aspects d'une pure hypocrisie. Après tout, si les Anglais ont pris le contrôle d'un quart de la Terre et le maintiennent, c'est grâce à leur puissante marine de

⁸ N d T : **MONS**, ville de Belgique à la frontière française ; 22 et 23 août 1914, premier engagement entre Allemands et Britanniques ; quoiqu'à presque 1 contre 3, les troupes anglaises héroïques clouèrent les Allemands sur place et purent faire retraite ne perdant que 1 600 hommes, infligeant plus de 5 000 morts et blessés à leurs adversaires. Mais, mal commandée, l'arrière-garde anglaise se laissa rattraper par les Allemands le 26, et fut taillée en pièces, perdant 8 000 hommes.

YPRES, fut l'épicentre de 3 batailles majeures, toutes trois des boucheries qui dépassent l'entendement, où les troupes britanniques furent majoritairement impliquées. La première en octobre 1914 fut une contre-attaque allemande en réponse à son échec de la bataille de la Marne. Elle se solda par un statu quo des positions grâce à l'énergique résistance anglaise qui y perdit plus de 8 000 hommes.

La seconde bataille d'Ypres, avril-mai 1915 vit pour la première fois l'utilisation de gaz de combat par les Allemands (chlorine) contre les soldats canadiens et français ; de leur côté, les troupes britanniques déplorèrent 59 000 tués et blessés pendant cette offensive où les Allemands gagnèrent un peu de terrain.

PASSCHENDAELE ou troisième bataille d'Ypres, août à novembre 1917, se fit à l'initiative du général en chef des forces du Commonwealth, Sir Douglas Haig, rêvant de briser la ligne de front, des Flandres jusqu'à la Mer du Nord, avec l'urgence de détruire les bases sous-marines allemandes en Belgique. N'ayant tiré aucune leçon des boucheries des batailles de la Somme, du Chemin des Dames, Haig s'entêta dans une stratégie d'engagement frontal massif de ses troupes sur une ligne de 18 km de long. De part et d'autre on utilisa le gaz moutarde ou « Ypérite ». Finalement, dans les pires conditions climatiques de toute la guerre, au prix de 310 000 anglo-alliés sacrifiés (et 260 000 côté allemand) la crête de Passchendaele à 8 km à l'Est d'Ypres fut reconquise. La controverse sur la *nécessité* et le commandement de cette désastreuse victoire n'est toujours pas éteinte.

GALLIPOLI, connu en France sous le nom de **CAMPAGNE DES DARDANELLES**, avril 1915 à janvier 1916. La Turquie rejoignant la coalition germanique coupa la seule voie de ravitaillement fiable pour l'indispensable allié Russe sur le front Est. Une flotte franco-britannique est dépêchée pour prendre le contrôle du détroit des Dardanelles, sans coup férir pense-t-on. Mais celui-ci miné inflige de très lourdes pertes à l'Armada alliée qui se retire défaite. Churchill, Premier Lord de l'Amirauté est limogé. Une impressionnante opération d'invasion alliée est alors organisée pour prendre contrôle du détroit mais, avec l'aide des Allemands, les Turcs galvanisés rejettent les armées débarquées, au cours de nombreuses batailles d'une férocité inouïe, causant au total 220 000 victimes pour les alliés et 253 000 côté Ottoman. Ironie de l'Histoire, quelques mois plus tard, la Russie en pleine révolution bolchévique signera une paix séparée avec l'Allemagne.

guerre. Comment peuvent-ils feindre de l'ignorer et prétendre que la guerre est immorale ?

Il est tout à fait vrai que les Anglais sont hypocrites à propos de leur Empire. Dans les classes laborieuses, cette hypocrisie consiste à ignorer que l'Empire existe. Mais leur défiance contre une armée permanente relève d'un sage instinct. Une marine mobilise comparativement peu d'effectifs et c'est une arme tournée vers l'extérieur qui ne peut pas affecter directement la politique intérieure. Des dictatures militaires il en existe partout, mais on ne connaît pas de régime tel qu'une dictature navale. Ce que les Anglais de pratiquement toutes les classes détestent du fond de leur cœur est l'officier arrogant, le tintement des éperons et le claquement des bottes. Des décennies avant qu'on entendît parler d'Hitler, en Angleterre le mot « Prussien » était à peu près aussi honni que « Nazi » l'est aujourd'hui. Ce sentiment est si profondément ancré que les cents dernières années, en temps de paix, les officiers de l'armée britannique se rhabillaient en civil aussitôt fini leur service.

Un indicateur rapide mais assez juste de l'atmosphère sociale d'un pays est ses défilés militaires. Une parade militaire est vraiment comme une danse rituelle, quelque chose comme un ballet, l'expression d'une certaine conception de vie. Le pas de l'oie, par exemple, est une des visions les plus horribles au monde, bien plus terrifiante qu'un bombardier en piqué. C'est purement la démonstration de la force primitive qu'il contient, consciemment et intentionnellement, c'est la vision d'une botte écrasant un visage. Sa laideur tient pour une part à son essence, car cela vous dit « Oui, je *suis* hideux, mais avisez-vous donc de rire de moi », comme la grimace de la brute défiant sa victime. Pourquoi le pas de l'oie n'a-t-il pas cours en Angleterre ? Il y a pourtant, Dieu est témoin, dans l'Armée plein d'officiers qui seraient ravis d'y introduire quelque chose dans ce genre. Il n'est pas pratiqué parce que les gens dans la rue s'esclafferaient. Au delà d'un certain point, l'ostentation militaire n'est possible que dans les pays où le citoyen n'oserait pas rire de son armée.

Les Italiens adoptèrent le pas de l'oie au moment où ils tombèrent définitivement sous l'influence du III^e Reich, et, comme on s'en douterait, ils le font moins bien que les Allemands. Le gouvernement de Vichy, s'il survit, est en passe d'introduire une discipline de parade plus rigide à ce qui reste de l'armée française. Dans l'armée anglaise, la manœuvre est codifiée et complexe, pleine d'héritages du XVIII^e siècle, mais sans démonstration d'arrogance, la marche est tout au plus un pas cadencé. À l'évidence c'est un groupe qui obéit à l'épée, mais une épée qui doit rester au fourreau.

Et voilà que la paisible civilisation anglaise se retrouve en porte-à-faux entre la barbarie et l'anachronisme. Nos lois criminelles sont aussi dépassées que les mousquets de la Tour de Londres. Contre les commandos d'assaut nazis, nous avons à opposer ce personnage typiquement anglais, le juge qui pend, quelque vieux tyran goutteux à l'esprit entièrement enraciné dans le dix-neuvième siècle, qui assène de sauvages sentences. En Angleterre, les justiciables sont encore pendus par le col et flagellés à coup de « chat à neuf queues ». Ces deux condamnations sont aussi obscènes que cruelles, mais il n'y a jamais eu d'authentique protestation populaire contre elles. Les gens les acceptent (tout comme *Dartmoor*, et *Borsta⁹*), à peu

⁹ N d T : **Dartmoor** est une prison de haute sécurité ouverte en 1809 pour incarcérer *les ennemis de la Couronne* les plus dangereux (criminels de droit commun mais surtout prisonniers de guerre, politiques ou terroristes) sous une discipline draconienne. Pendant près de deux siècles son histoire a été entachée de nombreux faits de traitements inhumains, sadiques et même d'exécutions arbitraires. Depuis la réforme de 2001 elle a heureusement perdu son statut de prison de haute sécurité.

Borstal, d'après le nom de la ville où fut créée la première prison de ce type en 1902, est un système pénitentiaire pour *jeunes criminels* de 10 à 21 ans, censé les rééduquer par la discipline (dont les châtiments corporels), l'enseignement et l'apprentissage d'un métier, jusqu'à leur majorité. Là encore les récits, vrais ou amplifiés, sont nombreux de mauvais traitements, de la part du personnel ou entre prisonniers. « *Un terreau de culture pour brutes et psychopathes* » clament les contempteurs, « *mais pas plus que dans le reste du système carcéral* » répliquent ses défenseurs... Le climat délétère de Borstal a inspiré énormément d'auteurs, musiciens, films et séries télé. En 1982 le système Borstal en tant que tel a été aboli dans le cadre d'une vaste réforme de la justice et de prévention pour les mineurs.

près comme ils endurent le climat. Elles font partie de « la Loi », dont on ne remet pas en cause l'intangibilité.

Ici nous touchons à l'un des plus remarquables traits britanniques : le souci du constitutionalisme et du légalisme, la croyance dans « la Loi » comme quelque chose au-dessus de l'État et des individus, une chose cruelle et stupide, évidemment, mais en tout cas *incorruptible*. Non pas que chacun imagine que la loi est équitable. Tout le monde sait qu'il y a une loi pour les riches et une autre pour les pauvres. Mais personne n'en tire les implications, tout le monde tient pour établi que la loi doit être respectée, telle qu'elle est, et se sent outragé quand elle ne l'est pas. Des expressions comme « Ils ne peuvent pas me poursuivre ; je n'ai rien fait de mal » ou « Ils ne peuvent pas faire cela, c'est illégal » font partie de l'état d'esprit de l'Angleterre. Les ennemis avérés de la société adhèrent à ce postulat tout aussi fort que n'importe qui. On peut le voir dans les récits de vie carcérale (comme « *Walls have mouths* » de Wilfried Macartney ou « *Jail Journey* » de Jim Phelan), ou lors de ces solennelles imbécilités qui ont lieu à l'occasion des procès d'objecteurs de conscience, ou encore dans les lettres ouvertes aux journaux où d'éminents professeurs marxistes dénoncent que ceci ou cela est un « déni de la justice britannique ». Chacun croit en son âme et conscience que la Loi peut être, se doit d'être, et en tout sera, administrée impartialement. L'idée totalitariste qu'il n'y a pas de loi mais seulement le pouvoir, n'a jamais pris racine. Même l'intelligentsia de gauche a fait sien ce principe en théorie.

Une illusion peut devenir une demi-vérité, un maquillage peut falsifier l'expression d'un visage. Les raisonnements superficiels, arguant que la démocratie « c'est la même chose » ou « c'est aussi mauvais » que le totalitarisme, ne tiennent jamais compte de ce fait. Tous ces propos spécieux tendent à prétendre qu'un demi pain c'est la même chose que pas de pain du tout. En Angleterre on croit encore à des concepts tels que justice, liberté et vérité objective. Ce sont peut-être des illusions, mais de

puissantes illusions. Y croire influence les conduites, la vie de la nation en est affectée. Pour preuve, regardez autour de vous. Où sont les matraques en caoutchouc, où est l'huile de ricin¹⁰ ? L'épée est toujours dans son fourreau et tant qu'elle y reste la corruption ne peut pas aller au-delà d'un certain point. Pour exemple, le système électoral anglais, est presque ouvertement frauduleux. D'une douzaine de manières évidentes il est manigancé en faveur des classes possédantes. Mais à moins qu'un profond changement ne s'opère dans l'esprit du peuple, il ne peut être *complètement* dévoyé. Vous ne vous retrouverez jamais devant l'isoloir avec des gens munis de revolver vous dictant votre vote, le compte des bulletins n'est pas falsifié, pas plus qu'il n'y a de corruption directe. Même l'hypocrisie est un puissant garde-fou. Le juge qui pend haut et court, ce diabolique vieillard arborant robe rouge et perruque en crin de cheval, celui à qui rien de moins que de la dynamite n'ouvrira les yeux sur le siècle dans lequel il vit, mais qui, quoiqu'il arrive, interprètera la loi à la lettre, et qui en aucune circonstance ne se laissera acheter, est le représentant emblématique de l'Angleterre. Il est le symbole d'un étrange mélange de réalité et d'illusion, démocratie et privilège, grossièreté et convenance, la subtile trame des compromis par laquelle la nation se perpétue dans sa familière apparence.

=====

¹⁰ N d T : « Le gourdin et l'huile de ricin », raccourci métaphorique des parlementaires antifascistes pour dénoncer les méthodes terroristes des « Chemises noires » de Mussolini.

L'huile de ricin a des propriétés violemment stimulantes sur les muscles viscéraux de l'abdomen, ce qui l'a fait utiliser depuis l'antiquité comme laxatif, vomitif ou même déclencheur d'accouchement.

Il est rapporté que dans les années 20, les cliques fascistes de Mussolini, arborant leurs chemises noires, auraient employé au cours d'expéditions punitives contre les ivrognes ou les populations réticentes à la bonne parole du Duce, l'huile de ricin dont ils gavaient leurs victimes, comme abjecte moyen d'humiliation et de terreur ; puis ce serait devenu, dans le secret de geôles sinistres, un moyen d'interrogatoire privilégié des suspects et même une atroce méthode de torture et d'assassinat d'opposants, en la mélangeant à de l'essence.

3

J'ai tout le temps parlé de « la nation », « Angleterre » « Grande-Bretagne », comme si quarante-cinq millions d'âmes pouvaient être traitées comme une entité. Mais l'Angleterre n'est-elle pas de toute notoriété une double nation, les riches et les pauvres ? Qui oserait prétendre qu'il y ait quelque chose en commun entre les rentiers à 100 000 Livres par an et les travailleurs à 1 Livre par semaine ? Et même les lecteurs Gallois ou Écossais peuvent avoir été offensés que j'ai utilisé plus souvent Anglais que Britannique, comme si toute la population demeurait dans les seuls comtés du bassin londonien et que jamais le Nord ou l'Est n'aient eu leur propre culture.

On aura une meilleure vue sur la question si on en examine d'abord l'aspect le moins important. Il est tout à fait vrai que les soi-disant races britanniques se sentent très différentes les unes des autres. Un Écossais, par exemple, ne vous remerciera pas de l'appeler un Anglais. Que nous ayons pas moins de six noms pour désigner nos îles montre comme nous sommes hésitants sur ce point, Angleterre, Bretagne, Grande-Bretagne, Îles Britanniques, Royaume-Uni et dans les grands moments d'exaltation, Albion. Même la différence entre le Nord et le Sud de l'Angleterre joue un rôle important à nos yeux. Mais d'une certaine manière ces différences s'estompent dès que deux insulaires sont confrontés à un continental. Il est très rare de rencontrer un étranger, autre qu'Américain, capable de distinguer un Anglais d'un Écossais et même un Anglais d'un Irlandais. Pour un Français, les Bretons et les Auvergnats semblent être différents, et l'accent de Marseille est traditionnellement moqué à Paris. Pourtant, nous disons « la France » et « les Français », reconnaissant par là que la France est une entité, une seule civilisation, ce qu'elle est en fait. Il en va de même pour nous. Vus de l'extérieur, un Londonien de souche et un pur provincial du Yorkshire ont un air de famille très prononcé.

Et même la distinction entre riche et pauvre s'estompe quelque peu quand on regarde la nation depuis l'extérieur. On ne se pose pas la question de l'inégalité devant l'accès aux soins en Angleterre. Elle est pourtant pire que dans tout autre pays européen, vous n'avez qu'à regarder dans la rue la plus proche pour le constater. Économiquement, l'Angleterre est assurément deux nations, si non trois ou quatre. Mais en même temps, la vaste majorité des gens se *sentent* comme une seule nation et sont conscients de se ressembler d'avantage les uns aux autres qu'à n'importe quel étranger. Le patriotisme est généralement plus fort que l'affrontement des classes, et en tout cas toujours plus fort que n'importe quel genre d'internationalisme. Sauf pendant un bref moment en 1920 (le mouvement « Hands off Russia »¹¹) la classe ouvrière anglaise n'a jamais eu de motivations ou actions internationalistes. Pendant deux ans et demi ils virent leurs camarades en Espagne lentement étranglés et jamais ne les aidèrent, pas même par une grève¹². Mais quand leur pays (celui de *Lord Nuffield* et *Mr Montagu Norman*¹³) fut menacé, leur attitude fut tout autre. Quand il sembla que l'Angleterre était sur le point d'être envahie, *Anthony Eden*¹⁴ lança à la radio un appel aux « Volontaires de la Défense

¹¹ N d T : l'immédiat après-guerre fut une période traumatisante pour les pouvoirs en place en Europe, à cause de la désorganisation totale des économies, d'un taux de chômage effarant, et des signes de tentation « spartakiste » dans la classe ouvrière. Dans ce contexte, en 1919-1920 les prétentions territoriales de la nouvelle URSS sur la Pologne offrirent un prétexte aux alliés pour envisager de déclarer la guerre à la Russie bolchévique et aller y rétablir un régime non communiste. Les unions syndicales ouvrières anglaises, françaises, italiennes, des organisations politiques de gauche, les partis communistes naissant, s'allièrent dans un mouvement « Touche pas à la Russie » qui par grèves des dockers, des ouvriers de l'armement, et la menace bien réelle de dégénérer en grève générale fit avorter le projet, d'autant que les opinions publiques, abhorraient l'idée de replonger dans une nouvelle guerre dont les motifs lui semblaient plus politiques que légitimes.

¹² **Note de G. Orwell** : « Il est vrai qu'ils les aidèrent jusqu'à un certain point par de l'argent. Reste que les sommes collectées par les divers fonds d'aide à l'Espagne, n'atteignirent pas cinq pour cent de l'argent parié sur les matches de football pendant la même période. »

¹³ N d T : Respectivement, richissime industriel et Gouverneur de la Banque d'Angleterre

¹⁴ N d T : Ministre de la guerre de W. Churchill, en 1940.

Territoriale ». En vingt-quatre heures un quart de million d'hommes répondirent et en un mois ce furent un million de plus. Que l'on compare ces chiffres à ceux, par exemple, du nombre d'objecteurs de conscience, pour réaliser combien est forte la loyauté aux valeurs traditionnelles par opposition aux nouvelles.

En Angleterre le patriotisme prend différentes formes selon la classe sociale, mais il agit comme un lien de connexion pour presque tous. Seuls les intellectuels pro-européens n'y sont pas réceptifs. Comme sentiment positif, le patriotisme est plus manifeste dans la classe moyenne que chez les plus aisés – les écoles privées moins chères, par exemple, sont plus sujettes à démonstrations nationalistes que les plus prestigieuses – mais le nombre de cas de riches, traîtres à leur patrie comme des Laval ou Quisling¹⁵, est probablement infime. Dans les classes laborieuses, le patriotisme est profond, mais il est inconscient.

Le cœur du travailleur ne tressaillit pas à la vue de son *Union Jack*¹⁶. Mais les fameuses insularité et xénophobie des Anglais sont de loin plus ancrées chez les ouvriers que dans la bourgeoisie. Déjà, dans tous les pays le pauvre est plus chauvin que le riche, mais la classe laborieuse anglaise, elle, affiche ostensiblement son mépris des coutumes étrangères. Même quand ils sont amenés à vivre à l'étranger pendant des années, ils refusent de s'intéresser à la cuisine locale ou d'apprendre la langue du pays. À peu près tous les mâles anglais du peuple trouvent efféminé de prononcer un mot étranger correctement.

¹⁵ N d T : *Pierre Laval*, homme politique Français pro-allemand, artisan de la collaboration. Exécuté en 1945. *Vidkung Quisling*, collaborateur Norvégien, exécuté en 1945.

¹⁶ N d T : *Union Jack*, est l'autre nom que les Britanniques donnent au drapeau du Royaume-Uni (*Union-Flag*). Depuis 1801, Il est composé par les motifs et couleurs des étendards des trois royaumes, Angleterre (croix de Saint Georges, rouge sur fond blanc), Écosse (croix de Saint André diagonales blanches sur fond bleu) Irlande (croix de Saint Patrick, diagonales rouges sur fond blanc). Pour des raisons de préséance et code héraldique, les croix écossaise et irlandaise sont positionnées en antisymétrie ce qui fait que le drapeau a un sens pour être déployé, et le présenter « à l'envers » est un crime de lèse-majesté dans le code pénal anglais ! Historiens et philologues ne s'accordent pas sur l'origine de l'appellation *Union Jack*.

Durant la guerre de 14-18, les travailleurs anglais furent au contact d'autres nationalités en nombre comme jamais avant. Le seul résultat fut qu'ils revinrent haineux contre les Européens, sauf les Allemands dont ils admiraient le courage. En quatre ans sur le sol français ils n'apprirent même pas à en apprécier le vin. L'isolationnisme insulaire des Anglais, leur refus de prendre les étrangers au sérieux, est une stupidité dont il faut payer lourdement le prix de temps en temps. Mais, l'attitude joue son rôle dans la mystique anglaise et les intellectuels qui ont essayé de la casser ont généralement fait plus de mal que de bien. À la base, c'est bien cette particularité même du caractère des Anglais qui fait fuir le touriste et tient à distance l'envahisseur.

Maintenant revenons à deux caractéristiques anglaises que j'avais évoquées, apparemment sans raison, au début du précédent chapitre. L'une est le manque de capacités artistiques. C'est peut-être une autre manière de dire que les Anglais sont en dehors du champ culturel européen. Pourtant il y a un art où ils ont fait montre de plein de talent, je veux dire la littérature. Mais c'est aussi le seul art qui ne peut traverser les frontières. La littérature, spécialement la poésie, et par dessus tout la poésie lyrique, est comme une espèce de blague de famille, peu, voire pas du tout, intelligible en dehors de son cercle de parole. À l'exception de Shakespeare, les meilleurs poètes anglais sont à peine connus en Europe, même de nom. Les seuls poètes largement lus sont Byron, qui est admiré pour de mauvaises raisons, et Oscar Wilde, plaint comme victime de l'hypocrisie anglaise. Et relié à cela, quoique d'une façon pas très évidente, est le manque de faculté philosophique, l'absence chez presque tous les Anglais du besoin d'un système rationnel de pensée ou même de l'usage de la logique.

À certains égards, le sentiment d'unité nationale tient lieu de « vision du monde ». Précisément parce que le patriotisme est presque universel, et que même les riches n'y sont pas

indifférents, il y a des moments où la nation toute entière se ressaisit et agit ensemble comme le troupeau faisant face au loup. C'est ce qui s'est passé, sans l'ombre d'un doute, au moment du désastre en France. Après huit mois de tergiversations sur ce qu'allait être cette guerre, le peuple soudain sut ce qu'il avait à faire : d'abord, retirer son armée de Dunkerque, deuxièmement empêcher l'invasion. Ce fut comme le réveil d'un géant. Vite ! Danger ! Les Philistins sont sur toi, Samson ! Et aussitôt on eut la réaction appropriée et unanime ; et puis, hélas, la prompte rechute en léthargie. Dans une nation divisée, le moment aurait été propice pour la levée d'une vaste réaction pacifiste. Est-ce à dire que l'instinct des Anglais leur dicte toujours la bonne chose à faire ? Pas du tout, simplement cela leur dit de faire tous la même chose. Aux élections générales de 1931, par exemple, nous fîmes la même erreur à l'unisson. Nous pensions tous comme un seul homme, comme les porcs de Gadarène¹⁷. Mais je doute honnêtement que l'on puisse dire que l'on nous a poussés sur la pente contre notre gré.

Il en découle que la démocratie anglaise est moins le marché de dupes qu'il y paraît parfois. Un observateur étranger ne voit que l'énorme inégalité sanitaire, le système électoral injuste, le contrôle de la classe dirigeante sur la presse, la radio et l'enseignement, et conclut que le mot démocratie est ici une façon polie de désigner la dictature. Mais c'est ignorer que malheureusement il existe une large connivence entre les dirigeants et les dirigés. Bien qu'on puisse détester d'avoir à l'admettre, il est bien vraisemblable qu'entre 1931 et 1940 le Gouvernement National incarnait la volonté populaire. Il tolérait les taudis, le chômage, et une politique étrangère de lâches. Oui, mais à l'image de son opinion publique. Ce fut une période de stagnation et ses chefs naturels furent des médiocres.

¹⁷ N d T : *Gadarene Swine*, Selon l'Évangile de Saint Luc, un miracle de Jésus. Gadarène était une ville de perdition à l'instar de Sodome ou Gomorre. Au lieu de la maudire et la châtier, Jésus transféra l'esprit du Malin de ses habitants dans leurs porcs et leur désigna la falaise d'où ils se précipitèrent et se noyèrent, tous ensemble d'un seul élan.

En dépit des campagnes de quelques milliers de militants de gauche, il est tout à fait certain que la masse de l'opinion soutenait la politique étrangère de Chamberlain. Plus, il est tout à fait certain que l'esprit de Chamberlain était en proie aux mêmes hésitations embrumées que l'opinion des gens ordinaires. Ses opposants déclarèrent voir en lui un sombre et rusé manipulateur, complotant pour vendre l'Angleterre à Hitler, mais c'était seulement un stupide vieillard qui faisait de son mieux selon ses faibles lumières. Il est difficile, si non, de s'expliquer les errements de sa politique, son incapacité à se saisir d'aucune des occasions qui se présentèrent à lui. Comme la majorité des gens, il ne voulait payer le prix ni pour la paix, ni pour la guerre. Et l'opinion publique était tout le temps derrière lui, dans des choix politiques incompatibles les uns avec les autres. Elle était derrière lui quand il alla à Munich, quand il essaya d'arriver à une entente avec la Russie, quand il donna des garanties à la Pologne, quand il les honora, et quand il déclara la guerre à contrecœur. C'est seulement quand le résultat de sa politique devint aveuglant que l'opinion publique se retourna contre lui ; ce qui revient à dire qu'elle se retourna contre sa propre léthargie des sept dernières années. C'est alors que le peuple se prit un leader plus proche de son revirement d'humeur, Churchill, qui était à tous égards capable de rappeler que les guerres ne se gagnent pas sans se battre. Plus tard, peut-être, le peuple en prendra un autre qui saura que seules les nations Socialistes peuvent se battre efficacement.

Faut-il comprendre par là que l'Angleterre est une authentique démocratie ? Non, même un lecteur du *Daily Telegraph*¹⁸ n'avalerait pas cela.

L'Angleterre est, sous le soleil, le pays le plus politiquement soumis au système de classes. C'est un pays d'esprit de classes et privilège, largement gouverné par des vieillards et des imbéciles. Mais dans tout calcul à son propos, ne jamais oublier de prendre en compte son unité de cœur, la capacité pour

¹⁸ N d T : Le **Daily Telegraph**, en matière d'organe de presse est au Royaume-Uni ce que le Figaro est à la France.

pratiquement tous ses habitants de se sentir à l'unisson et agir ensemble en cas de menace suprême. C'est le seul grand pays d'Europe qui n'a pas besoin de pousser à l'exil, ou mettre en camp de concentration, des centaines de milliers de ses citoyens. À cet instant, après un an de guerre, les journaux et pamphlets conspuant le gouvernement, flattant l'ennemi et appelant à capituler sont en vente dans les rues, presque sans surveillance. Et cela, moins par respect de la liberté de la presse que par le sentiment qu'ils n'ont aucune importance. Peu de danger à laisser vendre un journal tel que *Nouvelles de la Paix*, parce qu'il est certain que quatre-vingt-quinze pour cent de la population ne voudra jamais le lire. La nation est liée ensemble par une chaîne invisible. En temps ordinaires, nos dirigeants nous spolient, gaspillent, sabotent, nous entraînent dans le borbier, mais que l'opinion publique se fasse réellement entendre, qu'ils se prennent d'en bas un signal qu'ils ne peuvent ignorer, et il est difficile pour eux de ne pas répondre. Les commentateurs de gauche qui vilipendent la classe au pouvoir dans son ensemble comme « profasciste » simplifient outrancièrement. Même au sein de la clique de politiciens qui nous menèrent là où nous en sommes, il est douteux qu'il y ait eu parmi eux quelques traitres *délibérés*. La corruption qui arrive en Angleterre est rarement de ce genre. Pratiquement toujours on est dans la situation d'aveuglement, de l'ignorance par la main droite des agissements de la main gauche. Et étant sans dessein, elle est limitée. On le voit très bien avec la presse anglaise. La presse anglaise est-elle honnête ou malhonnête ? En temps normal elle est profondément malhonnête. Tous les journaux qui comptent vivent de la publicité et les annonceurs exercent indirectement une censure sur les nouvelles. Néanmoins, je ne crois pas qu'il y ait un journal en Angleterre que l'on puisse directement corrompre en bon argent. Dans la France de la Troisième République, il était notoire que presque tous sauf de rares journaux, pouvaient s'acheter sous le comptoir comme quelque morceau de fromage. La vie publique en Angleterre n'a

jamais été *ouvertement* amoral. Elle n'a jamais atteint le point de décadence à partir duquel on peut laisser tomber l'hypocrisie.

L'Angleterre n'est pas le joyau insulaire de Shakespeare si souvent cité, non plus que l'enfer décrit par le Dr Goebbels. C'est plutôt qu'elle ressemblerait à une famille, quelque famille victorienne vieux jeu, avec pas trop de moutons noirs en son sein, mais avec des squelettes plein ses placards. Elle a de riches branches qu'on flatte obséquieusement et des branches pauvres qu'on tient à l'écart avec dédain, et il y a une profonde conspiration du silence sur la source de la fortune de la famille. C'est une famille dans laquelle les jeunes sont généralement tenus entravés et le pouvoir entre les mains d'oncles séniles et de tantes grabataires. Cependant c'est une famille. Elle a sa culture personnelle et sa mémoire collective, et à l'approche d'un ennemi elle resserre ses rangs. Une famille avec les mauvaises personnes à sa tête – ce qui est, peut-être, en une seule phrase la plus approchante description qu'on puisse faire de l'Angleterre.

4

Probablement la bataille de Waterloo *fut-elle* gagnée sur les terrains de sport d'*Eton*¹⁹, mais c'est là aussi que se perdirent les batailles qui ouvrirent toutes les guerres à suivre. Un des faits dominants dans l'histoire anglaise des soixante-quinze dernières années a été la dégénérescence des capacités de la classe dirigeante.

Dans les années 1920 à 1940 le phénomène s'est accéléré à la vitesse d'une réaction chimique. Cependant à l'heure où j'écris on peut encore parler d'une classe dirigeante. Comme le couteau dont a changé deux fois la lame et refait trois fois le manche, la frange supérieure de la société anglaise est encore

¹⁹ N d T : **Eton** la plus prestigieuse école privée d'Angleterre (*Public School*), où les futurs cadres de la classe dirigeante sont éduqués, dans l'esprit d'appartenance à une caste supérieure, dont les sports élitistes comme le cricket et le polo, sont une des marques distinctives.

presque ce qu'elle était au milieu du dix-neuvième siècle. Après 1832, la vieille aristocratie des propriétaires fonciers perdit régulièrement de sa puissance, mais au lieu de disparaître ou de se fossiliser, ils s'entremarièrent avec les marchands, industriels et financiers qui les remplaçaient, et bientôt ils en firent leur fidèle copie. Le riche armateur ou propriétaire de filatures s'acheta comme sauf-conduit le manoir du gentilhomme campagnard, tandis que ses fils apprenaient les bonnes manières dans les prestigieuses écoles privées tout dédiées à cette tâche. L'Angleterre était désormais dirigée par une aristocratie constamment recrutée parmi des parvenus. Donc considérant la pugnacité que possèdent les *self-made-men*, et considérant qu'ils s'achetaient la légitimité d'appartenir à une classe qui en tout cas était par tradition au service de la nation, d'aucuns se seraient attendu à ce que, d'une certaine manière, il en émergât des dirigeants valables.

Et pourtant d'une façon certaine la classe dirigeante déclinait, perdait ses capacités, son audace, finalement même sa nature impitoyable, jusqu'à ce que vint le moment où des faits comme *Eden* ou *Halifax*²⁰ purent passer pour des hommes d'exceptionnel talent. Quant à *Baldwin*²¹, ce serait encore lui faire trop d'honneur que de le traiter de fat. Ce ne fut qu'un trou dans du vide. La mauvaise gestion de la politique intérieure des années dix-neuf et vingt avait déjà été suffisamment déplorable, mais la politique étrangère de la Grande-Bretagne entre 1931 et 1939

²⁰ N d T : **Anthony Eden**, ministre des affaires étrangères de Chamberlain 1937-38 démissionna quand il vit venir les accords de Munich. **Lord Halifax**, sympathisant notoire du nazisme, lui succéda, partisan de la politique d'apaisement avec Hitler.

²¹ N d T : **Stanley Baldwin**, Conservateur, trois fois premier ministre du Royaume Uni dans l'entre-deux guerres, et jusqu'en mai 1937. Il fut extrêmement populaire. D'abord fervent partisan du désarmement (1926-1932), puis devant la dangereuse montée en puissance du nazisme, il atermoya une frileuse politique de réarmement que le Parti Travailleuse n'eut aucun mal à faire échouer. Il soutint de toute sa popularité la politique de compromission apaisante de Chamberlain, dont les accords de Munich, déclarant à cette occasion « s'il y avait 95% de risque de guerre, j'opterais quand même pour la paix ». Ce à quoi Churchill rétorqua : « Vous aviez le choix entre le déshonneur et la guerre ; vous avez choisi le déshonneur et vous aurez la guerre ».

restera l'une des grandes sources d'étonnement au monde. Pourquoi ? Qu'est-il arrivé ? Qu'est-ce qui a fait qu'à chaque moment crucial, à chaque fois tous les hommes d'État britanniques, poussés par un irrépressible instinct, ont pris les mauvaises décisions ?

Le fait sous-jacent était que depuis longtemps le statut tout entier de la classe possédante était devenu injustifiable. Ils siégeaient là au centre d'un vaste empire et d'un réseau financier international, dont ils tiraient intérêts et profits et les dépensaient – à quoi ? Il n'était pas faux de dire que la vie dans l'Empire Britannique était, à bien des égards, meilleure qu'en dehors. Cependant, l'Empire était sous-développé, les Indes croupissaient dans le Moyen-Âge, les Dominions restaient vides, jalousement verrouillés contre les étrangers, et l'Angleterre même était pleine de taudis et de chômeurs. Seul un demi-million d'individus tirait pleinement bénéfice du système en place, l'aristocratie des manoirs. Par dessus le marché, la tendance des petites entreprises à fusionner les unes aux autres en plus grandes, dispensèrent de plus en plus les détenteurs de biens et capitaux de leur tâches et les transformèrent en de simples *propriétaires*, leur travail étant assumé par des techniciens et dirigeants salariés. Depuis longtemps, il y a en Angleterre une classe entièrement inutile, vivant d'argent investi ils savent à peine où, les « riches oisifs », ces gens que l'on voit en photo dans *Tatler* et *Bystander*²², toujours s'imaginant que c'est ce qu'on attend d'eux. L'existence de ces gens n'est à aucun égard justifiable. Ce sont justes des parasites, moins utiles à une société que ses puces à un chien.

Dans les années 20, bon nombre de personnes avaient conscience de tout cela. En 1930, ils étaient des millions à le

²² N d T : L'expansion de ce qu'on appelle la « presse people » est un phénomène relativement récent en France, tandis que les journaux consacrés aux personnages de l'aristocratie, grands bourgeois, ou riches parvenus, et les parasites qui gravitent autour, le tout enveloppé de rubriques « glamourisantes » font parti de la culture populaire anglaise. En 2009 Tatler a fêté son 300^e anniversaire !

savoir. Mais la classe dirigeante britannique n'arrivait pas à réaliser que son rôle touchait à sa fin. L'aurait-elle compris, qu'elle aurait dû abdiquer. En effet, il lui aurait été impossible de se voir comme de simple crapules, à la façon des millionnaires Américains, s'agrippant consciemment à d'injustes privilèges, tout en muselant leurs opposants à coup de pots de vin et de bombes lacrymogènes. Après tout, ils appartenaient à une classe qui avait une tradition, ils avaient été éduqués dans des institutions privées où mourir pour son pays, si nécessaire, était présenté comme le premier et le plus noble des Commandements. Ils devaient se *sentir* de vrais patriotes, même en pillant leurs concitoyens. À l'évidence, une seule échappatoire pour eux – en toute stupidité. Ils ne garderaient cette société en l'état *qu'en se refusant* à admettre qu'on pouvait y améliorer des choses. Aussi difficile que ce fût ils y parvinrent, principalement en gardant les yeux rivés sur le passé et en s'interdisant de prendre en considération ce qui changeait autour d'eux.

Il y a nombre de choses en Angleterre qui y trouvent une explication. Cela explique la décadence de la vie à la campagne, due à la persistance d'un féodalisme illégitime qui a chassé des terres les travailleurs les plus entreprenants. Cela explique l'immobilisme des grandes écoles qui n'ont pratiquement pas évolué depuis les années 1880. Cela explique l'incurie militaire qui a encore et encore stupéfié le monde. Depuis les années 1850, chaque guerre où l'Angleterre s'est engagée a commencé par une série de désastres, après quoi la situation a été sauvée par des gens comparativement moins élevés dans la hiérarchie sociale. Les officiers supérieurs, issus de l'aristocratie, ne pouvaient pas se préparer à une guerre moderne, car pour ce faire ils auraient dû admettre que le monde changeait. Ils se sont toujours raccrochés à des méthodes ou armements obsolètes, parce qu'inévitablement ils ont toujours vu une guerre comme la répétition de la précédente. Contre les Boers, ils s'étaient préparés comme pour la guerre contre les Zoulous, pour 1914 comme pour la guerre des Boers, et pour celle-ci comme pour la

guerre de 14. À cet instant même, des centaines de milliers d'hommes s'entraînent à la baïonnette, une arme à peu près inutile sauf pour ouvrir des boîtes de conserve. Il vaut d'être souligné que la marine, et plus tard, l'aviation, ont toujours été plus performantes que l'armée de terre. Mais c'est que la marine n'est que partiellement, et l'aviation à peine, dans l'influence de la classe dirigeante.

On doit admettre qu'aussi longtemps que la paix régna, les méthodes de la classe dirigeante anglaise lui réussirent plutôt bien. Leurs propres sujets s'en accommodaient manifestement. Aussi inique que fût la gouvernance de l'Angleterre, le pays n'était pas déchiré par la lutte des classes ni hanté par la police secrète. L'Empire était en paix comme nul autre espace comparable ne le fut jamais. À travers toute son étendue, près du quart de la Terre, on y comptait moins d'hommes en armes que jugé nécessaire pour la sécurité d'un petit état des Balkans. Pour un peuple sous ses ordres, et en ne la regardant que depuis un point de vue libéral, *négalif*, la classe dirigeante britannique avait ses bons côtés. Elle était préférable à des hommes vraiment modernes, les Nazis et les Fascistes. Mais il était évident depuis longtemps qu'elle serait de peu de secours contre une quelconque attaque sérieuse venue de l'extérieur.

Ils ne pourraient lutter contre le Nazisme ou le Fascisme, parce qu'ils n'y comprennent rien. Pas plus qu'ils n'auraient pu lutter contre le Communisme, si jamais celui-ci avait été une force sérieuse en Europe occidentale. Pour comprendre le Fascisme, ils auraient dû apprendre les théories du Socialisme, ce qui les aurait forcés à reconnaître que le système économique dont ils vivaient était injuste, inefficace et dépassé. Mais c'était précisément ce qu'ils s'étaient appris à refuser de regarder. Ils prirent acte du Fascisme – comme en 1914 les généraux de la cavalerie prirent acte des mitrailleuses – en l'ignorant. Après des années d'exactions et massacres, ils n'en retinrent qu'une chose, que Hitler et Mussolini étaient hostiles au Communisme. Par conséquent, il allait de soi qu'ils *devaient* être

les amis des Britanniques porteurs d'actions. De là le spectacle absolument effrayant de députés Conservateurs ovationnant l'annonce que des navires britanniques, qui apportaient de l'aide alimentaire au Gouvernement Républicain Espagnol, avaient été bombardés par des avions italiens. Même quand ils commencèrent à saisir que le Fascisme était dangereux, ils furent incapables de comprendre sa nature essentiellement révolutionnaire, l'énorme investissement militaire qu'il accomplissait, le genre de méthodes qu'il utilisait. Au moment de la Guerre Civile d'Espagne quiconque, avec assez de connaissances politiques, comme on peut en acquérir dans une brochure à bon marché sur le Socialisme, savait que si Franco gagnait ce serait stratégiquement désastreux pour l'Angleterre au final ; et pourtant, généraux et amiraux qui avaient voué leur vie à l'étude de la guerre furent incapables d'appréhender ce fait. Cette veine d'ignorance politique gangrène tout l'appareil de la vie officielle anglaise, chez les ministres au Gouvernement, les ambassadeurs, consuls, juges, magistrats, policiers. Le policier qui arrête un « rouge » n'entend rien aux théories prêchées par le « rouge » ; s'il savait, son rôle de garde du corps de la classe des nantis pourrait lui sembler moins plaisant. On peut penser à raison que même le renseignement militaire est désespérément embourbé dans l'ignorance des nouvelles doctrines économiques et les ramifications des partis souterrains.

Les classes dirigeantes britanniques n'avaient pas complètement tort en pensant que le Fascisme était de leur côté. Il vrai qu'un riche a moins à craindre du Fascisme que du Communisme ou du Socialisme démocratique, à moins d'être Juif. Une chose qu'on ne devrait jamais oublier, car presque toute la propagande allemande et italienne s'ingénie à le dissimuler.

L'instinct naturel de gens comme *Simon*, *Hoare*²³, Chamberlain etc. était d'arriver à un accord avec Hitler. Mais – et c'est là que

²³ N d T : **John Simon** : ministre des finances (1937-40) de Chamberlain, puis de la Justice sous Churchill 1940-45. **Samuel Hoare** : Ministre des Affaires Étrangères signataire du pacte Hoare-Laval reconnaissant la conquête de l'Éthiopie par l'Italie.

la spécificité anglaise dont j'ai parlé, son viscéral sens de l'appartenance nationale, intervient – ils n'auraient pu le faire qu'en disloquant l'Empire et en livrant leurs propres concitoyens en semi-esclavage. Une classe réellement corrompue aurait pu le faire sans hésitation, comme en France. Mais les choses n'en sont pas arrivées là en Angleterre. Des politiciens capables de tenir l'obséquieux discours du « devoir de loyauté envers nos conquérants »²⁴ seraient difficilement trouvables dans la vie publique anglaise. Ballottés entre leurs intérêts et leurs principes, il n'était pas possible que des hommes comme Chamberlain n'accomplissent autre chose que le pire des deux mondes.

Une chose qui démontre que les classes dirigeantes anglaises sont *moralement* saines est qu'en temps de guerre les leurs sont assez prêts à aller se faire tuer. Quelques ducs, comtes et autres ont été tués lors de la récente campagne des Flandres. Cela ne pourrait arriver si ces gens étaient les canailles cyniques que l'on dit parfois qu'ils sont. Toutefois, il est important que l'on ne se méprenne pas sur leurs motivations si l'on veut prévenir leurs actions. Ce qu'on peut craindre d'eux n'est pas la trahison ou la lâcheté physique, mais la stupidité, l'inconsciente capacité de nuire, et l'infailible instinct de prendre la mauvaise décision. Ils ne sont pas malintentionnés, ou pas complètement malintentionnés ; ils sont simplement incapables d'apprendre. C'est seulement quand ils auront perdu argent et pouvoir que les plus jeunes d'entre eux commenceront à appréhender le siècle dans lequel ils vivent.

5

La stagnation de l'Empire dans l'entre-deux guerres affecta tout le monde en Angleterre, mais elle eut un effet plus spécialement marqué sur deux branches de la classe moyenne. L'une était la branche des militaro-impérialistes de la classe

²⁴ N d T : Référence implicite à Laval et Pétain.

moyenne, généralement surnommés les « Blimps²⁵ », l'autre l'aile gauche des intellectuels. Toutes deux se détestant mutuellement, symboliques antithèses — le colonel demi-solde avec son cou de taureau et son cerveau minuscule, comme un dinosaure, l'intellectuel avec son crâne en dôme et son port de tête hautain — sont mentalement interdépendants et interagissent l'un sur l'autre ; en tout cas ils sont largement issus des mêmes familles.

Il y a trente ans de cela, la caste militariste avait entamé son déclin. Ces familles de la classe moyenne que célébrait Kipling, ces familles prolifiques et peu cultivées dont les fils officiaient dans l'armée ou la marine à travers le vaste monde du Yukon à l'Irrawaddy²⁶, dépérissaient depuis avant 1914. C'est le télégraphe qui causa leur perte. Dans un monde se rétrécissant, de plus en plus gouverné depuis Whitehall²⁷, il y avait chaque année moins de place pour les initiatives personnelles. Des hommes comme *Clive, Nelson, Nicholson, ou Gordon*²⁸ n'auraient pas eu leur

²⁵ N d T : Le « Blimp » est à l'origine un ballon captif – (Saucisse en Français, Drachen en Allemand) utilisé pour l'observation et comme barrage anti-aérien dès 1915. Un caricaturiste de talent, David Low, faisait des bandes dessinées (“comics”) souvent féroces sur la politique et la société anglaise, pour divers journaux londoniens depuis la fin des années 20. En 1934 il crée son personnage de BD, le “**Colonel Blimp**”, l'archétype de l'obtus réactionnaire, infatué, xénophobe, psychorigide et va-t-en-guerre ! Énorme succès public du personnage.

²⁶ N d T : **Yukon**, l'un des trois «Territoires» du Canada, à l'extrême Nord-Ouest. **Irrawaddy River** : principale rivière de Birmanie.

²⁷ N d T : **Whitehall**, une des principales avenues de Londres, entre Trafalgar Square et Parliament Square, où siègent tous les principaux ministères. Par métonymie, *Whitehall* est souvent employé en guise de «Gouvernement de Sa Majesté».

²⁸ N d T : **Major General Robert Clive**, connu aussi sous le surnom de «Clive of India», dans les années 1745-1760 établit la suprématie de l'Angleterre aux Indes. **Horatio Nelson**, amiral qui défait plusieurs fois la flotte française, en particulier à Trafalgar où il perdit la vie en 1805 ; le plus grand héros militaire anglais de tous les temps. **Sir Francis Nicholson**, mena une brillante carrière de gouverneur civil et militaire de 1678 à 1725 aux Amériques, notamment contre les Français du Canada. **Major General Charles Georges Gordon**, entre 1852 et 1885, le plus remarquable conquérant et administrateur des colonies anglaises en Orient et Extrême-Orient, le prototype du héros magnifié par Rudyard Kipling. Quatre personnages hors du commun, tous issus de la petite bourgeoisie, ils furent emblématiques d'une caste dont le sacerdoce était de servir pour la grandeur de leur patrie. Ils furent anoblis en raison de leurs hauts services rendus à l'Empire Britannique.

place dans l'empire britannique moderne. Dès 1920, à peu près chaque pouce de l'empire colonial était sous le contrôle de Whitehall. Ses hommes politiquement formatés, extrêmement éduqués, avec leur chapeau de feutre noir et costume sombre, accroché à leur bras gauche un parapluie impeccablement roulé, dictaient leur conception constipée de la vie à l'Empire, de la Malaisie au Nigeria, de Mombasa à Mandalay.

Le temps révolu des bâtisseurs d'empire s'était mué en celui des bureaucrates, enterrés sous des monceaux de paperasses et procédures paralysantes. Au début des années vingt on pouvait voir partout dans l'Empire, les vieux administrateurs, ceux qui avaient connu des jours plus libres, se débattre impuissants face aux changements qui arrivaient. Dorénavant il serait quasi impossible d'intéresser quelques jeunes hommes de valeur à l'administration de l'Empire. Et ce qui était vrai pour l'administration, valait aussi pour le commercial. Les grandes firmes monopolistiques absorbèrent une quantité de petites compagnies. Au lieu de se lancer dans l'aventure d'entreprendre aux Indes, on se cherchait un siège dans un bureau à Bombay ou Singapour. Et de fait, la vie à Bombay ou Singapour était autrement plus indolente et tranquille qu'à Londres. Il subsistait un atavisme impérialiste fort dans la classe moyenne, dû aux traditions familiales, mais faire carrière dans l'administration de l'Empire avait cessé de faire rêver. Dorénavant, rares seraient les hommes de valeur qui iraient à l'est de Suez s'ils pouvaient se l'éviter.

Mais ce déclin général de l'impérialisme, et à certains égards de l'essence de la morale britannique, au cours des années 1930, était pour une part l'œuvre des intellectuels de gauche, un courant lui-même issu de la stagnation de l'Empire. Il mérite d'être noté qu'aujourd'hui il n'y a plus d'intelligentsia qui ne soit en un certain sens « de gauche ». Peut-être le dernier intellectuel de droite fut-il T. E. Lawrence²⁹.

²⁹N d T : **T. E. Lawrence**, plus connu sous le surnom romanesque de Lawrence d'Arabie. Ses exploits militaires pendant la Première Guerre Mondiale (fomentant le soulèvement des tribus Arabes contre l'Empire Ottoman), le rendirent extrêmement célèbre de son vivant. Il entretint une prolifique correspondance avec de nombreuses

Depuis les années 30 quiconque qualifiable « d'intellectuel » vivait en conflit chronique avec l'ordre établi. Inévitablement, puisque la société de par ses fondements n'avait pas de place pour lui. Dans un Empire en simple stagnation, ni en développement, ni en décomposition et dans une Angleterre dirigée par des gens dont le trait saillant était la stupidité, tout signe « d'intelligence » était suspect. Si vous aviez ce type de cerveau capable de comprendre les poèmes de T. S. Eliot ou les théories de Karl Marx, les plus hautes autorités prendraient bien soin de vous écarter de tout poste à responsabilité. Les intellectuels ne pouvaient exister pour eux-mêmes qu'en littérature ou dans un parti de gauche.

La mentalité de l'aile gauche de l'intelligentsia anglaise peut s'étudier à travers une demie douzaine de publications hebdomadaires et mensuelles. Ce qui frappe immédiatement dans ces revues est la constance de leur attitude négative, agressive, leur manque permanent de quelconque proposition constructive. Il n'y a pas grand-chose en eux à part le ressentiment primaire de gens n'ayant jamais eu de pouvoir et sans espoir de n'en avoir jamais. Une autre caractéristique des gens qui vivent dans un monde d'abstraction est la superficialité de leur perception en raison de leur peu de contact avec la réalité physique. Nombre d'intellectuels de gauche furent vaguement pacifistes avant 1935, puis appelèrent chaudement à la guerre contre l'Allemagne entre 35 et 39 et se ravisèrent promptement à sa déclaration. C'est souvent, quoique pas totalement vrai, que ces gens qui furent les plus « antifascistes » pendant la guerre civile espagnole, sont les plus défaitistes maintenant. Et derrière tout ceci un trait majeur de beaucoup d'intellectuels britanniques : leur rupture avec la culture collective du pays.

personnalités artistiques et politiques. Son œuvre la plus connue est « Les sept piliers de la sagesse » (1926) récit autobiographique quelque peu romancé mais aussi un remarquable essai politique, stratégique et tactique sur ses expériences au Moyen-Orient. Décédé accidentellement en 1935.

À ne pas confondre avec D. H. Lawrence, l'auteur du sulfureux chef d'œuvre "Lady Chatterley's Lover" (1928).

D'intention, en tout cas, les intellectuels anglais sont européanisés. Ils prennent leurs recettes de cuisine à Paris et leurs opinions de Moscou. Dans le patriotisme général du pays ils font figure d'une île de pensée dissidente. L'Angleterre est peut-être la seule grande nation dont les intellectuels ont honte d'être citoyens de leur propre pays. Dans les cercles de gauche on ressent comme vaguement déshonorant d'être Anglais et de son devoir de dénigrer les institutions anglaises, depuis les courses de chevaux jusqu'au pudding à la graisse de bœuf. C'est déstabilisant mais indiscutablement vrai que la plupart des intellectuels anglais auraient plus honte de marquer le garde-à-vous pendant l'hymne national que de voler dans le tronc pour les pauvres. Pendant toutes les années critiques beaucoup de gens de gauche écornèrent la morale anglaise, essayant de promouvoir une autre conception, tantôt gluante de pacifisme, tantôt extrêmement prorusse, mais toujours anti-britannique. On peut se demander quelle fut l'importance de leur impact, mais il est sûr qu'il y en eut un. Si le peuple anglais a subi plusieurs années de réelle démoralisation, au point que les pays fascistes purent le qualifier de « décadent » et sans danger en cas de guerre, c'est en grande partie de la responsabilité du sabotage intellectuel de la Gauche. Aussi bien le *New Statesman* que le *New Chronicle* poussèrent des cris d'orfraie contre les accords de Munich, mais ils avaient bien contribué à rendre la chose possible. Dix ans de systématique matraquage « anti-Blimp » affectèrent la classe militaro-conservatrice elle-même mais rendirent aussi plus difficile le recrutement de jeunes hommes talentueux dans les forces armées. La stagnation de l'Empire avait programmé la décadence de la classe moyenne militariste, mais la diffusion d'un gauchisme médiocre a précipité les choses.

Il est clair que, durant les dix dernières années, cette particulière attitude comme individus purement négatifs, uniquement *anti-Blimp*, des intellectuels anglais est un sous-produit de la bêtise des classes dirigeantes. La société n'avait pas besoin d'eux et ils n'avaient pas assimilé que le dévouement à sa patrie implique que ce soit « pour le meilleur et pour le pire ».

Ensemble, les *Blimps* et les « Crânes d'œuf³⁰ » considéraient pour établie l'antinomie entre patriotisme et intelligence, comme si c'était une loi de la nature. Patriote, vous vous deviez de lire *Blackwoods' magazine*³¹ et vous féliciter publiquement de ne pas être un « cérébral ». Intellectuel, vous vous deviez de dénigrer l'Union Jack et réduire le courage physique à un atavisme barbare. Il est évident que ce préjugé imbécile doit cesser. L'intellectuel du courant Bloomsbury³², avec son persiflage systématique, est aussi anachronique que le colonel de cavalerie. Une nation moderne ne peut se payer le luxe ni de l'un ni de l'autre. Patriotisme et intelligence doivent aller de pair à nouveau. C'est le fait que nous sommes en guerre, et une guerre d'un genre très spécial, qui peut rendre la chose possible.

6

L'un des changements les plus importants en Angleterre ces vingt dernières années a été la double expansion par le haut et par le bas de la classe moyenne. Le phénomène s'est produit à une telle échelle que l'ancienne classification de la société en capitalistes, prolétaires et petits bourgeois (petits propriétaires) est devenue quasi obsolète.

La Grande-Bretagne est un pays où la propriété et le pouvoir financier sont concentrés dans un tout petit nombre de mains. Dans l'Angleterre moderne, rares sont ceux qui *possèdent*

³⁰ N d T : « Crâne d'œuf » ou « Tête d'œuf » en français, comme « egghead » pour les Anglais surnom ironique, voire méprisant, pour les intellectuels.

³¹ N d T : **Blackwoods' magazine**, de 1817 à 1980, publication de la dynastie Blackwood, à ligne éditoriale conservatrice.

³² N d T : Le **Bloomsbury Group** fut un cercle restreint d'écrivains, intellectuels, philosophes et artistes qui participaient à des discussions informelles à Bloomsbury à Londres (l'équivalent du *Quartier Latin* à Paris) durant la première moitié du vingtième siècle. Ce collectif était composé d'amis et apparentés qui vivaient, travaillaient ou étudiaient près de Bloomsbury. Leurs travaux ont profondément influencé la littérature, les arts et l'économie aussi bien que leur positions progressistes à l'égard du féminisme, du pacifisme et des mœurs.

vraiment quelque chose, à part leurs vêtements et mobilier et parfois leur maison. La paysannerie a depuis longtemps disparu, le commerce indépendant est en voie d'extinction, les petits entrepreneurs se raréfient. Mais dans le même temps, l'entreprise moderne devient si compliquée qu'il lui faut un grand nombre d'agents administratifs, de commerciaux, d'ingénieurs et personnels qualifiés de toutes sortes qui sont largement rémunérés. Et ceci tout naturellement entraîne l'existence d'une classe professionnelle de médecins, juristes, enseignants, artistes, etc. L'effet du capitalisme avancé a été de faire grossir la classe moyenne et non de l'effacer, comme cela semblait devoir être.

Mais plus important encore est la diffusion des idées et habitudes de la classe moyenne parmi les classes laborieuses. Les classes travailleuses anglaises se trouvent, presque partout, en bien meilleure condition qu'elles ne l'étaient il y a trente ans. C'est dû en partie aux efforts des syndicats, mais aussi en partie au seul progrès techno-scientifique. On n'est pas toujours conscient qu'à l'intérieur de limites plutôt étroites, le standard de vie d'un pays peut s'améliorer sans qu'il y ait croissance associée des salaires. Jusqu'à un certain point le progrès peut se faire sa propre courte échelle. Aussi injustement organisée que soit une société, certaines avancées techniques bénéficient à toute la communauté, parce que certaines formes de biens sont nécessairement partagées. Un milliardaire ne peut, par exemple, éclairer les rues pour lui tout seul et les garder dans le noir pour les autres. La grande majorité des citoyens de pays évolués ont maintenant accès aux routes carrossables, à l'eau potable, la protection de la police, des bibliothèques gratuites et probablement une forme d'enseignement gratuit. L'éducation publique en Angleterre a été scandaleusement privée de moyens mais cela ne l'a pas empêchée de s'améliorer, largement grâce au dévouement de ses enseignants, et l'habitude de la lecture s'est énormément répandue. De plus en plus, riches et pauvres lisent les mêmes livres, vont voir les mêmes films et écoutent les mêmes

programmes de radio. Et la différence entre leurs modes de vie s'est amenuisée grâce à la production de masse de vêtements bon marché et l'amélioration de l'habitat. Pour autant que les apparences le montrent, les vêtements des riches et des pauvres, surtout pour les femmes, diffèrent bien moins qu'il y a trente ou même quinze ans. Pour le logement, l'Angleterre a encore ses taudis qui sont une souillure de la civilisation, mais durant les dix dernières années on a beaucoup construit, principalement grâce aux collectivités locales. Le logement social moderne, avec sa salle de bain et l'électricité est certes plus modeste que la villa du courtier en Bourse, mais ils sont analogues alors que ce n'est pas le cas de la masure de l'ouvrier agricole. Un individu qui a grandi dans un ensemble de HLM a bien plus de chance d'avoir l'apparence (effectivement, *c'est visiblement le cas*) d'une personne des classes moyennes que celui qui a grandi dans un taudis.

La conséquence de ces changements est un adoucissement des mœurs. Encore augmenté du fait que les méthodes industrielles modernes tendent à demander moins d'efforts physiques et par conséquent laissent repartir les gens avec plus d'énergie une fois leur journée de travail accomplie. Beaucoup d'ouvriers dans l'industrie légère sont finalement moins travailleurs manuels qu'un médecin ou un épicier. Goûts, mœurs, manières et apparence des classes laborieuses et moyennes se rapprochent. Les disparités injustes subsistent mais les différences réelles s'amenuisent. Les « prolétaires » à l'ancienne, chemise sans col, pas rasés, et avec les muscles noueux du travailleur de force, existent toujours, mais leur nombre diminue ; ils ne prédominent encore que dans les secteurs de l'industrie lourde du nord de l'Angleterre.

Après 1918 a commencé d'apparaître quelque chose qui n'avait jamais existé auparavant en Angleterre : des citoyens de classe sociale indéterminée. En 1910, tout être humain sur ces îles pouvait être « catégorisé » en un instant par ses vêtements, manières et accent. Ce n'est plus le cas. Bien plus encore dans

ces nouvelles bourgades nées avec l'automobile bon marché et l'éparpillement vers le sud de l'industrie. C'est dans les bassins d'industrie légère et le long des axes routiers majeurs qu'il faut chercher les germes de la future Angleterre. À Slough, Dagenham, Barnet, Letchworth, Hayes³³ – partout, visiblement, à la périphérie des grandes villes – l'ancien paysage change progressivement en quelque chose de nouveau. Dans ces nouveaux vastes espaces bruts faits de brique et de verre, les différences criantes de l'ancien modèle urbain, entre ses taudis et ses somptueuses villas, ou de l'espace rural entre ses gentilhommières et ses sordides masures, ont cessé d'exister.

Il y a une large gradation des revenus, mais c'est le même genre de vie partout, à différents niveaux, dans les appartements avec confort électroménager³⁴ ou les HLM, tout le long des rues bétonnées et dans la nudité démocratique des piscines. On y est plutôt actif, sans vie culturelle, adepte de la cuisine en conserve, du *Picture Post*³⁵, de la radio et du moteur à combustion interne. C'est une civilisation où les enfants grandissent baignant dans les connaissances technologiques et dans la complète ignorance de la Bible. C'est une civilisation dont les gens sont naturellement et définitivement *du* monde moderne, pépinière de techniciens et ouvriers qualifiés bien payés, aviateurs et leurs mécaniciens, experts en télécom, cinéastes, journalistes en vogue, chimistes industriels. Ils sont cette strate indéterminée qui rend caduque les anciennes distinctions de classes.

³³ N d T : Villes du bassin londonien, comme Versailles peut l'être pour Paris.

³⁴ N d T : Si Orwell met l'accent sur l'équipement des foyers comme moyen « d'alléger les tâches domestiques », c'est au sens du progrès social en général, sans distinction de genre et non comme une revendication du mieux être de la condition féminine. S'il est contre toute forme de tyrannie patriarcale ou d'exploitation des femmes, la lutte des sexes, pour lui aussi inévitable qu'éternelle, ne l'intéresse pas. Il n'a jamais fait mystère qu'il n'avait pas de sympathie pour les "féministes" et elles le lui ont bien rendu.

³⁵ N d T : **Picture Post** : Créé en 1938, fut la référence anglaise en matière d'hebdomadaire d'information et d'opinion s'appuyant sur le photojournalisme ; de tendance libérale, il fut ouvertement antifasciste. Sa popularité fut énorme pendant la guerre, puis il déclina jusqu'à sa disparition en 1957.

Cette guerre, à moins que nous ne soyons battus, va mettre à bas beaucoup des privilèges de classe existants. Chaque jour moins de gens souhaitent les voir perdurer. Ne craignons pas non plus qu'avec le changement de contexte général l'Angleterre puisse perdre sa saveur particulière. Les nouvelles cités rouges du Grand Londres sont assez dures, mais ce ne sont que des réactions épidermiques qui accompagnent tout changement. Quelle que soit la nouvelle Angleterre qui émergera de la guerre, elle sera beaucoup empreinte des caractéristiques que j'ai évoquées plus avant. Les intellectuels qui souhaiteraient voir leur pays soviétisé ou germanisé en seront pour leurs frais. La bonhomie, l'hypocrisie, l'irréflexion, la déférence à la loi et la défiance de l'uniforme perdureront, tout avec le pudding à la graisse de bœuf et les cieux embrumés. Il faut un immense désastre, comme l'occupation prolongée par un ennemi étranger, pour détruire une culture nationale³⁶.

La Bourse pourra disparaître, le cheval de labour céder la place au tracteur, les manoirs devenir des centres de colonies de vacances, les matches entre Eton et Harrow³⁷ peuvent cesser, l'Angleterre n'en restera pas moins l'Angleterre, un animal éternel, s'étirant entre le futur et le passé, et comme tout être vivant, capable de changer à en être méconnaissable et pourtant rester le même.

³⁶ N d T : Et encore Orwell aurait pu noter que si 450 ans d'occupation Romaine laissèrent quelques traces en urbanisme, agriculture, voies de communication et exploitation minière, il n'en fut rien pour les mœurs (à part un embryon de christianisation), ni pour l'organisation sociale et politique des petits royaumes du peuple « Briton » contrairement à l'Europe continentale. Sans parler de l'Écosse jamais romanisée au nord du mur d'Adrien. La « Pax Romana » ne s'établit jamais vraiment en « Britannia » ; le peuple resta chroniquement (et par les armes pour une partie) résistant aux Romains envahisseurs, qui d'ailleurs continuèrent à se comporter comme tel pendant tout ce temps.

³⁷ N d T : ***Eton College et Harrow School*** : Deux prestigieuses écoles secondaires privées qui s'affrontent chaque année dans un match de cricket depuis 1822. Tradition à l'égal de la compétition annuelle d'aviron entre les universités d'Oxford et Cambridge.

Partie II

Les boutiquiers à la guerre

1

J'ai commencé ce livre au son des bombes allemandes et j'attaque ce second chapitre dans le vacarme supplémentaire des tirs de barrages de la DCA. Les salves des batteries illuminent le ciel d'éclairs jaunes, les shrapnels crépitent sur les toits, et le Pont de Londres n'en finit pas de tomber, tomber, tomber. Quiconque sait lire une carte voit que nous sommes en danger de mort. Je ne dis pas que nous sommes battus ou le seront. Notre devenir dépend presque certainement de notre propre volonté. Mais maintenant, à cause de l'insanité des comportements dans lesquels nous persistons, nous sommes dans le borbier, jusqu'au cou, et nous allons nous y engloutir si nous ne changeons pas de toute urgence.

Ce que cette guerre nous démontre c'est que le capitalisme privé – c'est à dire un système économique dans lequel les terres, usines, mines et transports sont détenus par des capitaux privés et uniquement dédiés aux profits – *ne fonctionne pas*. Il ne peut pourvoir au nécessaire. Ce constat était connu de millions de gens dans les années passées, mais on n'y a rien fait, parce qu'il n'y a eu aucune pression venant d'en bas pour modifier le système et ceux au sommet se sont appliqués à éluder stupidement le sujet. Argumentation et propagande n'ont mené nulle part. Les grands possédants se sont simplement assis sur leur cul et ont décrété que tout était pour le mieux. La conquête de l'Europe par Hitler, pourtant, était le démenti *incarné* du mythe capitaliste. La guerre, avec toutes ses monstruosité, est à tous égards un test de puissance incontestable, à la manière de l'automate de fête foraine qui vous défie de le battre. Il faut y mettre énormément de force pour lui reprendre sa pièce, et il n'y a aucune tricherie possible.

Quand l'hélice pour navires fut inventée, il y eut des années de controverse pour savoir lequel du vapeur à hélice ou du vapeur à roue à aubes était le meilleur. Les bateaux à aubes, comme toutes les choses dépassées, avaient leurs champions qui ne tarissaient pas d'ingénieux arguments. Pour en finir, un distingué amiral fit attacher par leur poupe un vapeur à hélice et un à roue de puissance égale et on lança les machines. La question s'en trouva réglée d'un coup et pour toujours. Et c'est quelque chose de similaire qui s'est déroulé dans les campagnes de Norvège et des Flandres. Une bonne fois pour toutes, la démonstration fut donnée qu'une économie planifiée est plus forte qu'une qui ne l'est pas. Mais ici il faut apporter quelques définitions à ces mots galvaudés de Socialisme et Fascisme.

Le Socialisme est d'habitude défini comme « la propriété collective des moyens de production ». Grossièrement : l'État, représentant la totalité de la nation, possède tout et chaque citoyen est un employé de l'État. Ce qui *n'interdit pas* la possession par les gens de quelques biens en propre comme vêtements ou mobilier, mais cela *stipule* la propriété de l'État sur tous les biens productifs, comme les terres, les mines, la marine et l'industrie. L'État est l'unique producteur de masse. Il n'est pas prouvé que le Socialisme soit en tout supérieur au capitalisme, mais il est certain que, contrairement à lui, il solutionne les problèmes de production et consommation. En temps normal une économie capitaliste ne peut jamais consommer tout ce qu'elle produit, donc il y a toujours des surplus gaspillés (blé brûlé dans les chaudières, harengs rejetés à mer, etc. etc.) et toujours du chômage. En temps de guerre, d'un autre côté, elle a toutes les difficultés à fournir le nécessaire, parce que rien n'est produit à moins que quelqu'un trouve moyen de se faire du profit dessus.

Dans une économie socialiste, ces problèmes n'existent pas. L'État simplement évalue quoi et combien est nécessaire et fait ce qu'il faut pour le produire. La production est seulement

limitée par le travail et les matières premières qu'on y consacre. La monnaie, à usage interne, cesse d'être cette chose mystérieuse toute puissante et devient une sorte de coupon ou ticket, émis en quantité suffisante pour se payer un bien au moment où il est disponible.

Néanmoins, il est apparu clairement ces dernières années, que « la propriété collective des moyens de production » n'est pas une définition à elle seule suffisante du Socialisme. On y ajoutera aussi : une égalité approximative des revenus (pas besoin de mieux qu'approximative), la démocratie politique, et l'abolition de tous les privilèges héréditaires, spécialement en matière d'éducation. Ce sont les garde-fous indispensables contre la réapparition d'un système de classes. La propriété collective ne veut pas dire grand-chose si la masse du peuple n'a pas grosso modo le même niveau de vie, et une espèce de moyen de contrôle sur le gouvernement. « L'État » pourrait revenir à ne signifier rien de plus qu'un parti politique autoproclamé avec retour à l'oligarchie et aux privilèges basés sur le pouvoir plutôt que sur l'argent.

Mais qu'est-ce que le Fascisme alors ?

Le Fascisme, en tout cas sa version allemande, est une forme de capitalisme qui emprunte au Socialisme uniquement les concepts qui le rendent performant dans un but de guerre. En interne, l'Allemagne a beaucoup à voir avec un état socialiste. Certes, la propriété n'y a jamais été abolie, il y a toujours des capitalistes et des travailleurs, et ce sont les mêmes qu'avant la révolution Nazi qui sont capitalistes et ouvriers – c'est le point crucial, et la vraie raison pour laquelle les possédants de par le monde tendent à sympathiser avec le Fascisme. Mais, en même temps, l'État qui n'est rien d'autre que le Parti National Socialiste, contrôle absolument tout. Il contrôle les investissements, les matières premières, les taux d'intérêt, le temps de travail et les salaires. L'industriel est toujours propriétaire de son usine, mais dans la réalité pratique est réduit au statut de directeur. Tout le monde, dans les faits, est un employé de l'État, quoique les

salaires varient énormément. La pure *efficacité* d'un tel système, l'élimination du gaspillage et de l'obstructionnisme, saute aux yeux. En sept ans, il a permis de bâtir la plus formidable machine de guerre que le monde ait jamais vue.

Mais les idéologies qui sous-tendent Fascisme et Socialisme sont irrémédiablement inconciliables. Le Socialisme vise, à terme, à une humanité libérée et égalitaire. Il présuppose comme intangible l'égalité en droit des hommes. Les Nazis revendiquent juste le contraire. La force motrice derrière le mouvement nazi est la croyance en les inégalités humaines, la supériorité des Ariens sur toutes les autres races et le droit de l'Allemagne de gouverner le monde. Ils méprisent superbement ce qui n'est pas Allemand. D'éminents professeurs nazis ont « démontré » tant et plus que seul l'Arien est complètement humain, ils ont même émis l'idée que les autres peuples (comme nous-mêmes) seraient interféconds avec les gorilles ! D'ailleurs, pendant qu'un genre de socialisme-de-guerre prévaut pour l'État germanique, l'Allemagne se comporte ostensiblement comme un prédateur avec les pays conquis. La seule fonction des Tchèques, Polonais, Français, etc. est de produire autant de biens que l'Allemagne l'exige, et ne recevoir en retour que juste assez pour les retenir de passer à la rébellion ouverte. Si nous sommes conquis, notre tâche sera probablement de fabriquer les armes d'Hitler pour ses guerres à venir contre la Russie et l'Amérique. Le but des nazis est en effet d'établir une espèce de système de castes, avec quatre grandes classes, à l'instar de la religion Hindou. Au sommet le parti Nazi, en second la masse du peuple Allemand, en trois viennent les populations des pays européens conquis. En quatrième et dernier on trouvera les peuples de couleur, les demi-singes comme les appelle Hitler, qui sont ouvertement destinés à l'esclavage.

Aussi abominable que ce système nous paraisse, *il fonctionne*. Il marche parce que c'est un système planifié pour un but défini, la conquête du monde, et n'autorise aucun intérêt privé, des capitalistes comme des travailleurs, à se mettre en travers de son chemin. Le capitalisme britannique ne fonctionne pas parce

que c'est un système basé sur une compétition dont le seul et unique objectif est le profit privé. C'est un système où les forces en présence s'opposent les unes aux autres et où les intérêts privés sont souvent, si non totalement, antagonistes à ceux de l'État.

Durant toutes les années critiques, le capitalisme britannique, avec son immense patrimoine industriel et ses capacités de produire avec une qualité inégalable, se révéla incapable de faire face aux préparatifs de la guerre. Pour vous préparer à une guerre à l'échelle moderne, vous devez rediriger la plus grosse partie du revenu national vers l'armement, ce qui en enlève autant pour les biens de consommation. Un bombardier, par exemple, est l'équivalent en coût de cinquante petites automobiles, ou huit mille paires de bas de soie ou un million de pains. Clairement, vous ne pouvez espérer *beaucoup* de bombardiers sans entamer le niveau de vie moyen de la nation. C'est le beurre ou les fusils, comme le disait le maréchal Goering. Mais dans l'Angleterre de Chamberlain, impossible de sauter le pas. Les nantis n'auraient pas accepté la taxation nécessaire et tant que les riches sont si ostensiblement riches, il n'est guère possible d'imposer très lourdement les pauvres non plus. De toute façon, tant que le *profit* reste le but principal, l'entrepreneur n'a aucune incitation à passer des biens de consommation à l'armement. Le devoir premier d'un homme d'affaires est envers ses actionnaires. Peut-être que l'Angleterre a besoin de chars de combat, mais probablement que cela rapporte davantage de fabriquer des automobiles. Éviter que du matériel de guerre n'arrive chez l'ennemi c'est juste du bon sens, mais vendre aux plus hauts cours du marché, voilà la raison d'être des affaires.

À fin août 1939 encore, les négociants britanniques se bousculaient les uns sur les autres dans leur frénésie de vendre à l'Allemagne fer blanc, caoutchouc, cuivre, gomme-laque, et ce avec la claire et pleine connaissance que le déclenchement de la guerre n'était plus qu'une affaire de semaine. C'était à peu près

aussi intelligent que de vendre un rasoir à celui qui projetait de vous trancher la gorge. Mais c'était « *du bon business*³⁸ ».

Et maintenant regardons les résultats. Après 1934, on savait que l'Allemagne se réarmait. Après 1936, quiconque avec des yeux pour voir savait que la guerre allait arriver. Après Munich, ce n'était plus question que de savoir combien de temps avant que la guerre commence. En septembre 1939, la guerre éclate. *Huit mois plus tard* on découvre que, quel que soit l'équipement, l'armée britannique a à peine dépassé les standards de 1918. On a vu nos soldats combattre désespérément pour rejoindre la côte, à un avion contre trois, au fusil contre des blindés, à la baïonnette contre des armes automatiques. Il n'y avait même pas un revolver par officier. Après un an de guerre, on est encore en manque de 300 000 casques pour l'armée régulière. Précédemment, on s'est même retrouvé à court d'uniformes — cela, dans l'un des premiers pays de production de vêtements en laine au monde !

Ce qui s'est passé fut que la classe des nantis, dans sa totalité, refusant de changer son train de vie, ferma les yeux sur la nature et du fascisme et d'une guerre moderne. Et toute une presse de caniveau, qui vit des publicités et qui a donc tout intérêt à ce que le commerce aille bon train, a abreuvé le public d'optimisme fallacieux. Années après années, les journaux du groupe Beaverbrook³⁹ nous assénèrent en énormes unes « IL N'Y AURA PAS LA GUERRE » et jusqu'au début de 1939,

³⁸ N d T : Il faut savoir que l'Allemagne, et jusqu'à fin avril 1945, payait comptant, en or estampillé de la Banque Fédérale Suisse.

Or, arraché aux victimes des camps d'extermination et pays conquis, que les nazis envoyait à Zurich pour y être refondu et « blanchi » du sceau helvétique, moyennant une confortable commission. Et ce ne sont pas les seules turpitudes que l'on peut imputer aux intègres banquiers Suisses.

³⁹ N d T : **William Maxwell "Max" Aitken, 1er Baron de Beaverbrook**, (1879 – 1964) homme d'affaires, politicien et philanthrope britannique d'origine canadienne, il fut un magnat de la presse anglaise dont on disait que ses journaux (dont les très populaires Daily Express et Sunday Express) pouvaient porter au sommet ou abattre quiconque. Il avait déjà joué un rôle important dans les cabinets ministériels pendant la guerre 1914-18. En 1940, Churchill, le nomme ministre de la production aérienne, puis de l'armement, il fit faire un bond prodigieux à l'industrie de l'effort de guerre.

Lord Rothermere y décrivait Hitler comme un « parfait gentleman ». Et pendant que l'Angleterre en plein désastre s'avéra désespérément manquer de tout en matériel de guerre, sauf sa marine, on notera qu'il ne fut jamais constaté que l'on manquât de voitures, manteaux de fourrure, tourne-disque, rouge à lèvres, chocolat ou bas de soie. Et je défie qu'on me prouve que le jeu de tir à la corde entre l'urgence publique et les intérêts privés ne continue toujours pas ? L'Angleterre fait la guerre pour sa survie, mais le "business" a sa guerre à faire pour son profit. Vous aurez bien du mal à ouvrir un journal sans voir côte à côte ces deux démarches contradictoires. Sur strictement la même page on pourra lire le gouvernement vous adjurer d'épargner et quelque firme de luxe vous inciter à dépenser pour une futilité. Souscrivez aux "Bons pour la Défense", mais c'est une Guinness qui vous fera du bien. Financez un Spitfire, mais achetez aussi du whisky Haig & Haig, une crème de beauté de chez Pond et des chocolats Black Magic.

Mais une chose est porteuse d'espoir : le visible revirement de l'opinion publique. Si nous survivons à cette guerre, la défaite dans les Flandres nous apparaîtra comme ayant été l'un des grands tournants de l'histoire de l'Angleterre. Dans ce spectaculaire désastre, la classe laborieuse, la classe moyenne et même une partie du monde des affaires ont pu voir l'absolu pourrissement du capitalisme privé. Avant ces événements, l'accusation contre le capitalisme n'avait jamais pu être *prouvée*. La Russie, le seul pays complètement socialiste, était arriéré et lointain. Toute critique se brisait d'elle-même sur les sourires de piège à rat des banquiers et le ricanement des courtiers en Bourse. Socialisme ? Ha ! ha ! ha ! Et d'où vient l'argent ? Ha ! ha ! ha ! Les Pairs de la Propriété étaient indéboullonnables de leurs sièges, et ils le savaient. Mais après l'effondrement de la France, il advint quelque chose qu'on ne balaye pas d'un éclat de rire méprisant, quelque chose contre quoi ni les carnets de chèques ni la police ne sont d'aucune utilité. Les bombardements.

Zwiii – BAOUM ! C'est quoi ça ? Oh, juste une bombe sur la Bourse. Zwiii – BAOUM ! Un autre bloc d'immeubles de taudis

si rentables pour leur propriétaire, pulvérisé. Dans tous les cas, Hitler restera dans l'histoire comme l'homme qui aura fait rire la *City of London* à ses propres dépens. Pour la première fois de leur vie les privilégiés connurent l'insécurité et les optimistes professionnels durent admettre que quelque chose clochait. Ce fut un grand pas en avant. Désormais ce démoralisant travail d'essayer de convaincre des gens artificiellement stupéfiés qu'une économie planifiée serait meilleure que le libéralisme sauvage – où c'est le pire qui gagne – ce travail ne sera plus jamais tout à fait aussi désespérant.

2

La différence entre le Socialisme et le Capitalisme n'est pas purement une différence de technique. On ne peut pas passer simplement d'un système à l'autre comme on installerait une nouvelle génération de machines dans une usine, et puis reprendre comme avant, avec les mêmes personnes aux commandes. À l'évidence il y a aussi besoin de redistribuer le pouvoir. Un nouveau sang, de nouveaux hommes, de nouvelles idées – au vrai sens du mot, une révolution.

J'ai parlé précédemment de la stabilité et l'homogénéité de l'Angleterre, ce patriotisme partagé qui nous relie les uns aux autres dans presque toutes les classes de la société. Après Dunkerque, quiconque ayant des yeux l'aura vu. Mais il serait absurde de prétendre que les promesses de ce moment furent suivies d'effets. Certainement que maintenant presque toute la population est prête pour les grands changements qu'il nous faut ; mais ces changements n'en sont même pas au début du commencement.

L'Angleterre est une famille sous contrôle des mauvaises personnes. Nous sommes gouvernés presque entièrement par les riches et par des gens qui accèdent aux postes de commande par privilège de naissance. Peu, s'il y en a, de ces individus sont

délibérément des traîtres, certains mêmes sont loin d'être des imbéciles, mais en tant que classe ils sont incapables de nous mener à la victoire. Ils ne le pourraient pas, même si leurs intérêts matériels n'y étaient pas constamment opposés. Comme je le soulignais plus haut, ils ont été artificiellement déconnectés de la réalité. D'un tout autre point de vue, la gouvernance de l'argent est massivement sous le contrôle, et nous avec, de vieillards, gens ostensiblement incapables d'appréhender dans quelle ère ils vivent et contre quel ennemi ils se battent. Rien ne fut plus désolant au début de cette guerre que de voir toute la vieille génération s'accorder à prétendre que c'était la guerre de 14-18 qui recommençait. Toutes les vieilles gloires fripées ont rempilé, avec vingt ans de plus, et leurs visages de vraies têtes de mort. Ian Hay exhortait les soldats, Belloc écrivait des articles de stratégie, Maurois à la radio, Bairnsfather à la propagande imprimée. On aurait dit un club de fantômes. Et cet état de chose n'a pratiquement pas changé. Le choc du désastre a amené quelques hommes de valeur au front, comme Bevin, mais globalement nous sommes encore commandés par ceux-là mêmes qui ont traversé les années 1931-39 sans même réaliser qu'Hitler était dangereux. Nous portons accrochée à nous comme une guirlande de cadavres, une génération de ces gens incapables d'apprendre.

Dès que l'on aborde un quelconque problème lié à cette guerre – et peu importe qu'il soit stratégiquement vital ou un insignifiant détail domestique – on voit que les changements nécessaires ne pourront pas se faire tant que la structure sociale anglaise restera la même. Inévitablement, à cause de l'attachement à leur statut et leur éducation, les classes dirigeantes luttent pour maintenir leurs privilèges, ce qui est inconciliable avec l'intérêt public. C'est une erreur de s'imaginer que les buts de guerre, la stratégie, la propagande et l'organisation industrielle vivraient dans des compartiments étanches. Tout est interdépendant. Tout plan stratégique, toute méthode tactique, et jusqu'au moindre fusil, tout porte l'estampille du

système social qui l'a produit. Les classes dirigeantes anglaises sont confrontées à devoir combattre Hitler qu'ils ont toujours, et encore pour certains, considéré comme leur meilleur rempart contre le Bolchévisme. Cela ne veut pas dire qu'ils vont délibérément nous vendre, mais on peut craindre qu'au moment crucial ils pourraient bien hésiter, se retenir, faire le mauvais choix.

Jusqu'à ce que le gouvernement de Churchill en appelle en quelque sorte à ce que cela cesse, ils ont infailliblement pris les mauvaises décisions et ce depuis 1931. Ils ont aidé Franco à s'emparer de l'État espagnol, alors que quiconque n'était pas un imbécile pouvait prédire qu'une Espagne fasciste serait hostile à l'Angleterre. Ils ont alimenté l'arsenal de guerre de l'Italie durant tout l'hiver 1939-40, alors qu'il était évident à la face du monde que les Italiens nous attaqueraient au printemps. Pour l'intérêt de quelques centaines de milliers d'actionnaires ils sont en train de faire passer l'Inde d'alliée à ennemie⁴⁰. D'ailleurs aussi longtemps que les classes possédantes resteront aux commandes, nous ne pourrons jamais développer qu'une stratégie *défensive*. Chaque victoire implique un changement du statu quo. Comment chasser les Italiens d'Éthiopie sans éveiller d'échos dans les populations de couleur de notre propre Empire ? Comment abattre Hitler sans prendre le risque d'amener les Socialistes et Communistes allemands au pouvoir ? Les Gauchistes qui glapissent que « c'est une guerre capitaliste » et que « l'impérialisme britannique » est insatiable ont la tête vissée vers le passé. La dernière chose que la classe des Anglais

⁴⁰ N d T : En 1939, si certains leaders (dont Gandhi) du parti majoritaire l'*Indian National Congress* proclament leur hostilité aux Nazis et Facistes, l'ensemble de l'INC avec Nehru déclare refuser de contribuer à une guerre pour « sauver la Démocratie » alors même que l'Angleterre tient les Indiens sous un joug impérialiste et raciste. Donc, l'Angleterre déclare sans consultation de l'INC la guerre au nom de l'Inde. En 1942, le mouvement sécessionniste « Quit India » au sein de l'INC amènera les Anglais à dissoudre le parti et emprisonner certains de ses dirigeants. D'autre part, le *Revolutionary Indian Independence Movement* avec l'aide des Japonais créera l'*Indian National Army* (INA) et le *Provisional Government of Free India*, dont le but n'était pas tant d'aider l'Axe contre les Anglais que de se préparer pour une révolution armée afin de prendre le pouvoir en Inde.

fortunés souhaite est d'obtenir de nouveaux territoires. Ce serait juste un embarras. Leur but de guerre (à la fois inaccessible et inexprimable) est de s'accrocher à leurs acquits.

Intérieurement, l'Angleterre demeure le paradis des riches. Tout ce discours sur « l'égalité des sacrifices » n'a juste aucun sens. Dans le même temps que l'on demande aux ouvriers des usines de travailler encore plus d'heures, on peut voir dans la presse des petites annonces du genre « Personne seule recherche majordome pour son équipe de huit domestiques ». Les populations bombardées d'East End errent affamées et sans abri, alors que les sinistrés aisés n'ont qu'à monter dans leur voiture en direction de leur confortable maison de campagne. La Garde Nationale a atteint un million d'hommes en quelques semaines, et est délibérément organisée d'en haut pour que seuls ceux nantis de fortune personnelle y soient en position de commander. Même le système de rationnement est ainsi organisé qu'il pénalise les pauvres tout le temps alors qu'il n'affecte pratiquement pas les nantis à plus de 2000 £ par an. Partout le privilège prévaut sur la bonne volonté. Dans de telles circonstances, même la propagande se vide de sens. Prévues pour exalter le sentiment patriotique, les "affiches rouges" placardées par le gouvernement Chamberlain au début de la guerre, atteignent des abysses d'insignifiance. Il est vrai qu'il ne pouvait en être autrement, car jusqu'où Chamberlain et ses comparses pouvaient-ils risquer de soulever un trop violente colère *antifasciste* dans la population ? Quiconque deviendrait intimement hostile au Fascisme, se devrait de l'être aussi à Chamberlain et tous ceux qui avaient contribué à la puissance d'Hitler. Tout pareil avec la propagande vers l'extérieur. Dans aucun des discours de Lord Halifax il n'y a une proposition concrète pour laquelle un seul habitant en Europe irait risquer la première phalange de son petit doigt. Car qu'est-ce qu'Halifax, ou ses semblables, proposent-ils comme finalité à cette guerre, si non de ramener les pendules à 1933 ?

C'est seulement par la révolution que le génie immanent du Peuple Anglais peut être libéré. Révolution ne veut pas dire drapeaux rouges et combats de rue, mais signifie une redistribution fondamentale du pouvoir. Qu'elle se produise avec ou sans effusion de sang tiendra pour beaucoup des contingences de lieu et de temps. Cela ne veut pas dire non plus la dictature d'une classe unique. Les individus qui en Angleterre ont intégré quels changements sont indispensables et sont capables de les entreprendre ne sont pas confinés à une unique classe, quoiqu'il soit vrai que très peu des gens à plus de 2000 £ de revenu annuel en fassent partie. Ce qu'il faut c'est une consciente révolte ouverte des gens ordinaires contre la gabegie, les privilèges de classe et la gérontocratie. Ce n'est pas prioritairement une question de changer de mode de gouvernement. Les gouvernements britanniques sont, grosso modo, représentatifs de la volonté du peuple et si nous transformons nos structures à partir de la base, nous aurons la gouvernance qu'il nous faut. Les ambassadeurs, généraux et administrateurs coloniaux qui sont séniles ou profascistes sont plus dangereux que les ministres dont les actions inconsidérées se font aux vues et sus de tous. Précisément à travers notre vie nationale nous devons nous battre contre les privilèges, contre le présupposé qu'un esprit médiocre issu d'une prestigieuse université serait plus apte à commander qu'un mécanicien intelligent. Quoiqu'il y ait des *individus* valables et honnêtes parmi eux, nous devons briser la mainmise de l'ensemble de la classe possédante. L'Angleterre a la possibilité de se montrer sous son vrai visage. L'Angleterre qui existe juste sous la surface des choses, dans les fabriques et la presse, les avions et les sous-marins, a l'opportunité de prendre en charge sa propre destinée.

À court terme, l'égalité dans les sacrifices, « le Communisme de guerre », sont même plus importants que des changements économiques radicaux. Il est indispensable que l'industrie soit nationalisée mais il est encore plus urgemment nécessaire que des monstruosité telles que les majordomes et les « rentiers »

disparaissent en même temps. Il est à peu près sûr que ce qui a permis aux Républicains Espagnols de tenir deux ans et demi contre toutes probabilités c'est qu'il n'y avait pas de grosses disparités de richesse. Les gens souffraient horriblement, mais ils souffraient tous pareil. Quand le simple soldat n'avait pas de cigarette, le général n'en n'avait pas non plus. Avec l'égalité devant les sacrifices, le moral d'un pays comme l'Angleterre serait probablement indestructible. Mais pour l'instant nous n'avons rien à invoquer, si ce n'est le patriotisme traditionnel, certes bien plus fort qu'ailleurs, mais pas nécessairement illimité. À un moment ou un autre on se trouve confronté à la personne qui vous dit « je ne serais pas plus mal loti avec Hitler ». Mais que lui répondre – c'est à dire quelle réponse lui donner dont vous puissiez espérer qu'il l'entende – quand les simples soldats risquent leur vie pour une solde indigente, pendant que des douairières obèses se promènent en Rolls-Royce en chouchoutant leurs pékinois ?

Il semble bien que cette guerre durera trois ans. Cela veut dire une cruelle surcharge de travail, de pénibles hivers glaciaux, une nourriture infâme, la privation de loisirs, des bombardements incessants. Le niveau de vie général n'ira qu'en s'abaissant, parce que la fonction essentielle dans la guerre est de produire de l'armement au détriment des biens de consommation. La classe laborieuse va devoir supporter des choses terribles. Et elle *voudra* les endurer presque indéfiniment, si elle sait ce pourquoi elle se bat. Ces gens ne sont pas des lâches et ils n'ont même pas de motivation internationaliste. Ils peuvent endurer tout ce que les travailleurs espagnols endurèrent, et plus. Mais ils voudront un signal fort les assurant qu'une vie meilleure les attend après, pour eux et leurs enfants. L'un des signes les plus convaincants serait que, lorsqu'ils sont surimposés et surchargés de travail, ils voient que les riches sont encore davantage mis à contribution. Et si l'on entend les riches geindre, cela n'en sera que mieux.

On peut arriver à le faire, si on le veut vraiment. Il n'est pas vrai que l'opinion publique n'a aucun pouvoir en Angleterre. Elle ne s'est jamais faite entendre sans rien obtenir. Elle a été à l'origine de la plupart des meilleurs changements de ces six derniers mois. Mais nous avançons avec la lenteur des glaciers et il nous faut des désastres pour que nous apprenions. Il a fallu la chute de Paris pour que nous virions Chamberlain et l'inutile souffrance des milliers de personnes sinistrées dans l'East End pour que nous nous débarrassions de Sir John Anderson⁴¹... ou presque. Ne prenons pas le risque de perdre une bataille, juste pour achever un moribond. Car nous nous battons contre des intelligences d'une vivacité diabolique, et le temps presse, et

*L'Histoire aux vaincus peut dire Hélas !
Mais n'y peut changer ni pardonner.*⁴²

⁴¹ N d T : **Sir John Anderson** : politicien ; ministre de l'Intérieur et de la Sécurité Nationale en 1939.

⁴² N d T : Dernières lignes du poème « Spain » écrit en 1937 par W. H. Auden (1907-1973), inspiré par son engagement aux côtés des Républicains Espagnols en lutte contre Franco. À sa parution, Orwell avait sèchement critiqué le « lyrisme » du poème, qu'il considérait comme déplacé dans le contexte d'horreur de cette guerre civile. Ce poète et essayiste né anglais puis naturalisé américain est considéré comme l'un des grands auteurs de la littérature de langue anglaise du XX siècle.

3

Ces six derniers mois il fut beaucoup question de « Cinquième Colonne »⁴³. De temps en temps quelques obscurs cinglés ont fini en prison à cause de leurs harangues pro-hitlériennes, et un grand nombre de réfugiés allemands ont été internés, chose qui nous a certainement fait beaucoup de tort en Europe. Il est évidemment ridicule de craindre que soudain une puissante organisation armée secrète de la Cinquième Colonne, surgisse dans les rues, fusil à la main, comme ce fut le cas en Hollande et en Belgique. Néanmoins il existe bien un danger de Cinquième Colonne. On peut s'en faire une idée si on veut bien examiner comment l'Angleterre pourrait être défaite.

Il est très improbable que les bombardements aériens à eux seuls régleront une guerre d'une telle ampleur. L'Angleterre devra plutôt être envahie et conquise, mais l'invasion serait un pari dangereux et si elle avait lieu et qu'elle échoue, cela nous laisserait plus unis et moins « anti-Blimp » qu'avant. Plus encore, si des troupes étrangères se répandaient sur le sol d'Angleterre, le peuple anglais saurait qu'il a été battu et voudrait continuer la lutte. On peut douter que les Anglais soient indéfiniment tenus terrassés ou qu'Hitler souhaite immobiliser une armée d'occupation d'un million d'homme dans ces îles. Un gouvernement de —, —, et — (vous pouvez mettre les noms) ferait bien mieux l'affaire. Les Anglais ne pourront probablement pas être contraints à se rendre, mais ils pourraient tout à fait facilement y être amenés par lassitude, flatterie ou tromperie, par le fait que, comme pour Munich, ils ne réaliseraient même pas qu'ils sont en train de capituler. Ce risque pourrait arriver d'autant plus facilement si la guerre

⁴³ N d T : Terme inventé par la propagande franquistes en 1936 lors de la bataille de Madrid qu'ils attaquaient sur quatre fronts, laissant entendre qu'une cinquième armée avait déjà secrètement investi la ville, ce qui sema la confusion et la défiance entre les défenseurs. Cette expression désigne les partisans secrets de l'ennemi, infiltrés dans un pays ou une organisation, et attendant le moment propice pour des actions de démoralisation, complot politique, déstabilisation, sabotage, guérilla...

promettait devoir s'arranger plutôt qu'empirer. Les menaces terrifiantes des propagandes allemandes et italiennes sont à cet égard une erreur psychologique. Elles n'ont prise que sur les intellectuels. Avec les gens ordinaires la bonne approche serait « disons que c'est un match nul ». C'est quand des propositions de paix selon *cette approche* seront faites, que les profascistes se feront entendre.

Mais qui sont les profascistes ? L'idée d'une victoire d'Hitler n'est pas pour déplaire aux très riches, aux Communistes, aux partisans de Mosley⁴⁴, aux pacifistes et à certaines factions parmi les Catholiques. Également, si les choses venaient à tourner très mal sur notre sol, les plus précarisés du monde du travail pourraient basculer dans le défaitisme, sans être pro-hitlériens pour autant.

À travers cette liste hétéroclite on peut voir l'impudence de la propagande allemande, son effronterie à tout promettre à tout le monde. Mais les diverses tendances profascistes n'agissent pas en concertation et opèrent différemment.

Les Communistes doivent certainement être considérés comme pro-hitlériens et le resteront sauf revirement de la politique de Moscou⁴⁵, mais n'ont pas trop d'influence. Les Chemises Noires de Mosley, bien que maintenant très affaiblies,

⁴⁴ N d T : **Oswald Mosley** (1896-1980). Riche aristocrate britannique politicien très actif dès 1918. Après être passé du parti Conservateur au parti Travailleiste, fonda la British Union of Facists (BUF) en 1932, sur le modèle du parti fasciste Italien. Admirateur inconditionnel du Duce et ouvertement prohitlérien, il prend la tête des « pacifistes » contre Churchill en 1940. Mais il sera finalement interné de juillet 1940 à décembre 1943, avec quelques centaines de ses sympathisants. Installé en France après la guerre il continua jusqu'à sa mort à promouvoir des thèses néo-fascistes.

⁴⁵ N d T : Référence au pacte de non agression Germano-Soviétique d'août 1939, signé par Molotov et Ribbentrop, chaque pays pensant faire de l'autre sa dupe, jusqu'en juin 1941 où Hitler envahit l'URSS.

Dans sa fable satyrique « Animal Farm » publiée en 1945, Orwell évoquera ce traité, dans un épisode racontant que les porcs (allégorie du PC de l'URSS) avec son chef fourbe, « Napoléon » (le traître à la Révolution française = Staline), ayant mis les autres animaux de la ferme en semi-esclavage après avoir chassé le fermier exploiteur, passent avec un voisin brutal et cupide (Mr Frederick, i. e. Hitler) un accord ambigu, que ce dernier trahira à la première occasion, ce qui le mènera à sa perte.

sont certainement un bien plus grand danger en raison des appuis probables qu'elles possèdent au sein de l'armée. Pour autant, à ses heures de gloire, le parti de Mosley ne dépassa guère les 50 000 membres. Le Pacifisme est plus une curiosité psychologique qu'un mouvement politique. Parmi les ultra pacifistes certains, non-violents par conviction au début, ont fini comme fervents partisans d'Hitler et même joué sur l'antisémitisme. C'est remarquable, mais pas important. Le « pur » pacifisme, qui va de pair avec la supériorité navale, ne peut séduire que des gens en situation très protégée. Surtout, négativistes et irresponsables, ils font peu d'adeptes. Dans la « Peace Pledge Union » moins de quinze pour cent des membres paient leur cotisation annuelle. Ainsi, aucun de ces groupes de gens, Pacifistes, Communistes ou "Chemises Noires", ne pourrait à lui seul engager une action à grande échelle pour stopper la guerre. Mais ils pourraient rendre les choses beaucoup plus faciles à un gouvernement félon négociant la reddition. Comme les Communistes français, ils deviendraient les valets à moitié conscients des capitalistes.

Le vrai danger vient d'en haut. D'aucuns feraient bien mieux ne pas trop se fier au nouveau discours d'Hitler se déclarant l'ami du peuple, l'ennemi de la ploutocratie, etc. Hitler tel qu'en lui-même est dans *Mein kampf*, et dans ses actes. Il n'a jamais persécuté les riches, à moins qu'ils ne fussent juifs ou ouvertement ses opposants. Il installe un pouvoir centralisé qui confisque aux capitalistes l'essentiel de leur pouvoir mais laisse intactes les structures de la société. L'État contrôle l'industrie mais il y a toujours les riches et les pauvres, les maîtres et les serviteurs. De là, étant contre un authentique Socialisme, les classes possédantes ont toujours été de son côté. Ce fut clair comme le cristal lors de la guerre d'Espagne et le fut encore lors de la capitulation française. Les marionnettes d'Hitler au gouvernement ne sont pas les travailleurs, mais un gang de banquiers, des généraux gâteux et des politiciens de droite corrompus.

Ce genre de spectaculaire trahison *délibérée* a peu de risque de se produire en Angleterre, voire même d'être seulement tentée. Néanmoins, pour nombre des nantis assujettis aux surtaxes exceptionnelles, cette guerre est juste un stupide différent familial auquel il doit être mis fin coûte que coûte. Nul doute qu'une organisation « pour la paix » est sur pied quelque part dans les plus hautes sphères ; probablement qu'un "cabinet fantôme"⁴⁶ est déjà formé. Ces gens tenteront leur chance non dans un moment de défaite, mais lors de quelque période de stagnation quand la lassitude se rajoute à l'incertitude. Ils ne parleront pas de se rendre, seulement de la paix ; et pour sûr qu'ils se convaincront, et d'autres avec eux probablement, qu'ils agissent pour le mieux. Une armée de désœuvrés emmenée par des millionnaires citant le « Sermon sur la montagne »⁴⁷ – voilà où est notre danger. Mais on l'aura écarté quand nous aurons rétabli un raisonnable degré de justice sociale. La *lady* en Rolls-Royce est plus nuisible au moral qu'une escadrille des bombardiers de Goering.

⁴⁶ N d T : Dans les pays de démocratie parlementaire à l'anglaise, le cabinet fantôme (*Shadow Cabinet*) est un gouvernement virtuel formé par un parti d'opposition pour critiquer celui en place et présenter au public l'alternative qu'il propose.

⁴⁷ N d T : Dans l'Évangile selon Saint Matthieu, un long sermon où Jésus aurait exprimé l'obéissance aux Dix Commandements, le respect des préceptes de non-violence, la soumission à l'ordre établi, le non jugement d'autrui, etc.

Partie III

La Révolution anglaise

1

La révolution anglaise a commencé il y a quelques années et a pris de l'ampleur quand les troupes revinrent de Dunkerque. Comme chaque fois en Angleterre, la situation se présente confusément, malgré nous, mais cela arrive. La guerre a accéléré le processus, mais il a aussi accentué, et urgemment, le besoin que les choses aillent vite.

Progrès et réaction commencent à ne plus être relié à une étiquette de parti. Si on veut absolument dater à un moment particulier quand s'est fissurée l'archaïque séparation entre Gauche et Droite, c'est avec la première parution du *Picture Post*. Quelle étiquette politique pour le *Picture Post*⁴⁸ ? Ou *Cavalcade*⁴⁹, ou les émissions de radio de Priestley⁵⁰, ou les

⁴⁸ N d T : **Picture Post**, magazine hebdomadaire d'actualité, de 1938 à 1957, faisant large place aux reportages photographiques, à l'instar du *Life Magazine* américain. Son propriétaire, Conservateur, était souvent en conflit avec le rédacteur en chef Thomas Hopkinson, nettement de Gauche. De fait, la ligne éditoriale était libérale, antifasciste et contestataire, voire populiste. Pendant la guerre l'hebdomadaire tira à plus de 1 900 000 exemplaires.

⁴⁹ N d T : **Cavalcade** (1931) fut une pièce unique dans l'histoire du théâtre britannique tant par sa mise en scène titanesque (dont 400 artistes et techniciens par représentation !) que par son projet de décrire les bouleversements du Royaume-Uni à travers trois générations d'une famille anglaise bourgeoise et sa domesticité entre 1899 et 1929. Colossal succès patriotique récupéré par le parti Conservateur bien que la pièce décrivît crûment les injustices sociales de la Grande-Bretagne.

⁵⁰ N d T : **J(ohn) B(oynton) Priestley** 1894-1984. Célèbre et prolifique écrivain et dramaturge Britannique ; critique littéraire et essayiste, chroniqueur radiophonique. Militant et fin pédagogue, toute son œuvre est marquée par son engagement à la cause communiste. En 1940, après le bulletin du soir sur la BBC, il tenait un chronique de cinq minutes « Postscriptum » qui drainait des millions d'auditeurs. Toutefois, son ton critique et politique lui coûta rapidement son émission. D'abord très en phase avec ses idées, Georges Orwell s'en défia au commencement de la Guerre Froide, le considérant comme prosoviétique. Priestley fut aussi un des fondateurs du Mouvement pour le Désarmement.

éditoriaux de *l'Evening Standard*⁵¹? Inclassables selon les vieux critères. Ils démontrent simplement l'existence d'une multitude de gens non étiquetables qui ont perçu depuis un an ou deux que les choses ne vont plus. Mais puisqu'une société sans classes, ni possédants, est généralement appelée « Socialisme », acceptons ce nom pour la société vers laquelle nous tendons maintenant. La guerre et la révolution sont indissociables. Nous ne pourrons pas bâtir quelque chose comme un Socialisme à l'occidentale sans abattre d'abord Hitler ; et d'un autre côté, nous ne pourrons pas défaire Hitler en restant socialement et économiquement figés dans le dix-neuvième siècle. Le passé livre bataille au futur et nous avons deux ans, un an, peut-être même que quelques mois, pour y voir que c'est le futur qui gagne.

Nous n'avons rien à espérer de l'actuel gouvernement ou d'un quelconque similaire qu'il se lance de lui-même dans les changements nécessaires. L'initiative doit venir d'en bas. Ce qui signifie qu'il faudrait qu'apparaisse une chose qui n'a jamais existée en Angleterre, un mouvement Socialiste qui aurait la masse du peuple britannique derrière lui. Mais d'abord, regardons pourquoi ce Socialisme anglais a échoué.

En Angleterre, il n'y a qu'un seul parti Socialiste qui ait jamais sérieusement compté, c'est le Parti Travailleuse. Il n'a jamais réussi à mener à terme quelque changement important, parce qu'à part dans les affaires intérieures, il n'a jamais eu de politique vraiment à lui. Il était et reste d'abord le parti des syndicats de travailleurs, consacrés aux seules revendications d'augmentation des salaires et amélioration des conditions de travail. Ce qui signifie que pendant toutes ces années cruciales il était directement intéressé à la prospérité du capitalisme britannique. En particulier pour le maintien de l'Empire Britannique, car la richesse de l'Angleterre provenait pour

⁵¹ N d T: *Evening Standard*, quotidien tabloïd depuis 1857, orienté sur la « sensationnalisation » de l'information et les centres d'intérêts immédiats du grand public, politiquement opportuniste, éditorialement dans la mouvance d'opinion de son lectorat.

beaucoup de l'Asie et l'Afrique. Le niveau de vie des travailleurs syndiqués, représentés par le Parti Travailleiste, dépendait indirectement de la sueur du "coolie" Indien. En même temps, le Parti Travailleiste était un parti Socialiste, utilisant la dialectique socialiste, les vieux stéréotypes anti-impérialistes et plus ou moins plaidait pour la restitution aux peuples de couleur. Il se devait de s'afficher pour « l'indépendance » de l'Inde, tout comme pour le désarmement et « le progrès » en général. Néanmoins tout le monde savait que tout cela n'était que gesticulation. À l'âge du tank et du bombardier, des pays agricoles arriérés comme l'Inde et les colonies africaines ne peuvent pas plus être indépendants qu'un chien ou un chat. Qu'un gouvernement Travailleiste vienne aux affaires avec une large majorité et accorde à l'Inde quelque chose qui ressemble vraiment à l'indépendance et l'Inde serait simplement annexée par le Japon, ou dépecée entre le Japon et la Russie.

Pour un gouvernement Travailleiste au pouvoir, trois politiques impériales pourraient s'envisager. Une serait de continuer à administrer l'Empire comme avant, ce qui signifierait de renoncer à toute référence au Socialisme. Une autre serait de rendre la "liberté" à ses sujets, ce qui en pratique reviendrait à les livrer au Japon, à l'Italie et autres puissances prédatrices, et incidemment de causer une chute catastrophique du niveau de vie britannique. La troisième serait de développer une politique impériale *constructive* ayant pour but de transformer l'Empire en une fédération de pays socialistes, comme une version plus souple et plus libérale de l'URSS. Mais l'histoire et l'arrière-plan du Parti Travailleiste l'en empêchent. C'est le parti des syndicats de travailleurs, désespérément égocentrique, bien peu intéressé aux affaires de l'Empire et sans aucune accointance avec les hommes qui le contrôlent en réalité. Il devrait laisser aux mains d'hommes d'une autre classe, traditionnellement hostiles au Socialisme, le soin de l'administration et la défense de l'Inde et l'Afrique. Le tout sérieusement assombri du doute qu'un gouvernement

Travailleuse qui se mêlerait des affaires arrive à se faire obéir. Avec tout le nombre de ses sympathisants, le parti Travailleuse n'a pas un pied dans la Marine, peu ou rien dans les armées de terre et de l'air, personne à quelque niveau des Affaires Coloniales et même pas une base solide dans la Fonction Publique. En Angleterre sa position est établie mais pas invulnérable, et hors de l'Angleterre tous les leviers sont aux mains de ses ennemis. Une fois au pouvoir, il devrait toujours affronter le même dilemme : tenir ses promesses et risquer la fronde, ou continuer la politique des Conservateurs et cesser de parler de Socialisme. Les Travailleuses n'ont jamais trouvé la solution et depuis 1935 il est douteux qu'ils aient vraiment souhaité arriver au gouvernement. Ils se sont momifiés en Parti de l'Opposition.

À part le parti Travailleuse, il existe quelques branches plus radicales, où les Communistes sont les plus représentatifs. Les Communistes ont eu une importance considérable dans le parti Travailleuse dans les années 1920-26 et 1935-39. Leur haut fait, et c'est vrai de toute l'aile gauche du mouvement Travailleuse, est d'avoir réussi à éloigner toute la classe moyenne du Socialisme.

L'histoire des sept dernières années a montré clairement que le Communisme n'a aucune chance en Europe de l'Ouest. Le Fascisme est énormément plus attractif. Un pays après l'autre, les Communistes ont été évincés par leurs plus récents ennemis, les Nazis. Dans les pays anglophones les Communistes n'ont jamais vraiment pris pied. Le credo qu'ils professent ne trouve grâce que chez un tout petit nombre de personnes, principalement des intellectuels de la classe moyenne, des gens ayant cessé d'aimer leur propre nation et qui reportent sur la Russie leur besoin de sentiment patriotique. En 1940, après vingt ans de travail et beaucoup d'argent distribué, les Communistes Britanniques ne sont guère plus de 20 000 membres, finalement moins que quand ils démarrèrent en 1920. Les autres partis Marxistes sont encore plus marginaux.

Ils n'ont pas eu l'argent et le prestige du PC soviétique derrière eux, et plus encore que les Communistes ils restèrent attachés à la doctrine de la lutte des classes héritée du dix-neuvième siècle. Ils persistèrent année après année à prêcher leur évangile caduc et ne tirèrent aucune conclusion du fait qu'il n'attirait personne.

De même, on ne vit pas non plus de mouvement d'origine fasciste prendre de l'ampleur. La situation matérielle n'était pas assez mauvaise et aucun meneur assez crédible n'est apparu. Il faudra chercher longtemps pour trouver un homme aussi peu convainquant que Sir Oswald Mosley. Il est creux comme un tambour. Même le fait élémentaire que le Fascisme ne doit pas s'attaquer à ce qui fonde le sentiment national lui a échappé. Son mouvement tout entier est la copie servile des fascismes étrangers : d'Italie l'uniforme et le programme, d'Allemagne le salut, avec l'antisémitisme rajouté après coup, alors que Mosley avait démarré son parti avec des juifs parmi ses principaux partisans. Un homme de la trempe d'un Bottomley⁵² ou un Lloyd George⁵³ aurait peut-être pu amener un vrai parti fasciste

⁵² N d T : **Horatio Bottomley**, 1860-1933. Homme d'affaire, fondateur, entre autres, du "*Financial Times*", tribun brillant et homme politique il fut membre du Parlement britannique. Dans son journal "*John Bull*", populiste, ultranationaliste et xénophobe, à l'approche et au début de la guerre de 14, Bottomley tenait des propos violemment anti-allemands qui connurent un tel succès qu'il fut un temps surnommé "le journaliste le plus puissant d'Angleterre". Après guerre, affairiste charismatique il entraîna nombre de personnalités et financiers dans des entreprises hasardeuses et banqueroutes plus ou moins frauduleuses dont il se tira toujours, jusqu'à une affaire d'escroquerie à l'épargne, de grande envergure, qui lui valut finalement la prison. Il mourût dans la misère quelques années après sa sortie de prison.

⁵³ N d T : **David Lloyd George**, 1863-1945. Homme d'État britannique, leader du Parti Libéral, orateur convaincant, séducteur, jouissant d'un immense prestige et de la ferveur populaire pour avoir été le Premier Ministre de 1916 à 1922 d'un gouvernement de coalition qui mena d'abord le Royaume-Uni à la victoire sur les Allemands, puis réforma et élargit l'embryon de système de Sécurité Sociale existant à l'ensemble de la nation, plus l'assurance chômage, l'enseignement public et les logements sociaux. Dans le même temps, son parti miné par des dissensions internes devint marginal au profit des Travailleurs. A partir de 1935, très impressionné par le volet social du programme Nazi, il manifesta son admiration pour Hitler "le George Washington de l'Allemagne" qu'il présentait comme l'ami incompris de l'Angleterre et un modèle à suivre. Pacifiste et pro-allemand il appuya de son prestige les accords de Munich. En juin 1940 il était persuadé que l'Angleterre

britannique à prospérer. Mais de tels leaders n'émergent que mus par leur propre ressort psychologique.

Après vingt ans de stagnation et sous-emploi, l'ensemble du mouvement Socialiste anglais était incapable de proposer un modèle de Socialisme qui attirât quelque peu le peuple. Le parti Travailleiste s'en tenait à un réformisme timoré, les Marxistes regardaient le monde moderne avec les bécotements du dix-neuvième siècle. Les deux faisaient l'impasse sur les problèmes de l'agriculture et l'Empire, et les deux avaient l'hostilité de la classe moyenne. Le terrorisme stupéfiant de stupidité de la propagande gauchiste a fait fuir tout ce que cette classe représentait de gens vraiment indispensables, chefs d'entreprises, aviateurs, officiers de marine, agriculteurs, cadres du tertiaire, commerçants, policiers. À tous on avait appris à penser le Socialisme comme une menace pour leur mode de vie, ou quelque chose de séditieux, un corps étranger, « antibritannique » comme ils auraient dit. Seuls les intellectuels, la frange la moins utile de la classe moyenne, étaient attirés par le mouvement.

Un parti Socialiste qui aurait sincèrement souhaité faire avancer les choses aurait commencé par faire face à quelques faits qui jusqu'à ce jour sont considérés comme tabous dans les cercles de gauche. Il aurait admis que l'Angleterre est plus unifiée que la plupart des pays, que les travailleurs auraient beaucoup à y perdre en même temps que leurs chaînes, et que les différences d'apparence et de mœurs entre classe et classe vont s'amenuisant rapidement. D'une manière générale il aurait dû reconnaître que le paradigme obsolète de « Révolution prolétarienne » est inapplicable. Mais pendant tout l'entre-deux guerres aucun programme socialiste à la fois révolutionnaire et réalisable ne fut proposé ; pour cause, sans aucun doute, personne ne souhaitait sincèrement un profond changement. Les dirigeants Travailleistes voulaient juste que cela dure encore,

perdrait cette guerre et qu'il fallait au plus vite négocier une paix séparée avec l'Allemagne. Anobli en 1945 quelques jours avant sa mort.

assurant leur salaire et une alternance périodique avec les Conservateurs. Les Communistes voulaient que cela continue encore et encore, dans leur confortable rôle de martyrs, à récolter d'incessantes défaites et à en blâmer les autres après coup. Les intellectuels de gauche voulaient continuer, à dénigrer les « Blimps », à saper le moral de la classe moyenne, mais tout en gardant leur situation privilégiée pendus aux basques des nantis. Le parti Travailleuse était devenu un avatar du Conservatisme, la politique « révolutionnaire » s'était muée en comédie des faux-semblants.

Maintenant, quoiqu'il en soit, les circonstances ont changé, les années de somnolence sont finies. Être Socialiste ne veut plus dire vilipender en théorie un système dont en pratique on tire toute satisfaction. Cette fois notre péril est bien réel. « Les Philistins sont sur toi, Samson ». Nous devons passer des mots aux actes ou périr. Nous savons très bien qu'avec sa structure sociale actuelle l'Angleterre ne peut survivre, et nous nous devons de faire voir ce fait aux autres pour qu'ils réagissent. Nous ne pouvons gagner la guerre sans introduire le Socialisme, et nous ne pouvons installer le Socialisme si nous ne gagnons pas la guerre. C'est maintenant qu'il est possible, alors que cela ne l'était pas en temps de paix, d'être révolutionnaire et pragmatique. Un mouvement Socialiste qui entraîne derrière lui la masse de la population, écarte les profascistes des postes de contrôle, efface les plus criantes injustices et montre aux classes laborieuses qu'elles se battent pour quelque chose, convainc la classe moyenne au lieu de se l'aliéner, institue une politique applicable pour l'Empire au lieu d'un mélange de stupidité et d'utopie, rend partenaires intelligence et patriotisme – pour la première fois, un mouvement d'une telle sorte devient possible.

2

C'est le fait que nous soyons en guerre qui a fait passer le mot "Socialisme" de l'état de concept livresque à celui d'une politique réalisable.

L'inefficacité du capitalisme privé a été prouvée dans toute l'Europe. Son iniquité démontrée dans le "East End" de Londres. Le patriotisme, que les socialistes ont si longtemps combattu, est devenu un formidable levier entre leurs mains. Des gens qui en toute autre circonstance se raccrocheraient obstinément à leurs misérables restes de privilèges, y renonceront assez vite si leur patrie est en danger. La guerre est le plus puissant de tous les agents du changement. Elle précipite les événements, ne s'embarrasse pas de détails, ramène les réalités au premier plan. Par dessus tout, la guerre rappelle à chaque individu qu'il n'est pas uniquement un individu. C'est seulement parce qu'ils ont conscience de cela que des hommes iront mourir sur le champ de bataille. À ce moment là, on ne balance plus tant entre perdre la vie ou renoncer à oisiveté, confort, liberté économique, prestige social. Il y a très peu de gens en Angleterre qui voudraient vraiment voir leur pays conquis par l'Allemagne. Si l'on peut rendre clair que battre Hitler demande de faire table rase des privilèges de classe, la grande masse du peuple moyen, la population des 6 £ par semaine à 2 000 £ par an, sera le plus sûrement à nos côtés. Ces gens sont totalement indispensables, parce qu'ils détiennent la majorité de l'expertise technique. À l'évidence le snobisme corporatiste et le mépris de la politique de catégories comme les pilotes ou les officiers de marine sera un gros obstacle. Mais sans ces aviateurs ou commandants de frégates, etc. etc., nous ne survivrions pas une semaine. La seule approche vers eux est à travers leur patriotisme. Un mouvement socialiste intelligent devra se servir de leur patriotisme au lieu d'uniquement l'insulter, comme jusqu'à présent.

Si je veux dire qu'il n'y aura pas des résistances ? Bien sûr que non. Ce serait puéril de penser une telle chose.

Il y aura des luttes politiques acharnées, et il y aura partout d'inconscients ou semi conscients sabotages. Parfois il faudra en venir à la force. On imagine facilement une rébellion profasciste fomentée aux Indes, par exemple. Nous devons lutter contre les trahisons, l'ignorance, l'esprit de caste. Les banquiers et les magnats de l'industrie, les grands propriétaires terriens et les gros actionnaires, les hauts fonctionnaires ventousés sur leur derrière, feront obstruction autant qu'ils le pourront. Même la classe moyenne renâclera quand elle craindra pour son niveau de vie acquis. Mais justement parce que le sentiment d'unité nationale britannique n'a jamais été entamé, parce que le patriotisme est finalement plus fort que l'inimitié entre les classes, la probabilité est que la volonté de la majorité prévaudra. Inutile d'imaginer que nous ferons des changements fondamentaux sans causer de fracture dans la nation ; toutefois la minorité dissidente sera beaucoup plus limitée en temps de guerre qu'elle le serait en tout autre temps.

Le virage des opinions est visiblement en cours, mais on ne peut compter qu'il aille assez vite par lui-même. Cette guerre est une course entre la consolidation de l'empire hitlérien et la poussée du sentiment démocratique. Partout en Angleterre des appels à la lutte sonnent ici et là ; on peut les entendre au Parlement et au Gouvernement, dans les usines et les forces armées, dans les bistrots et les abris anti-aériens, dans les journaux et à la radio. Chaque jour il y a des petites défaites et des petites victoires. Morrison⁵⁴ au Ministère de l'Intérieur : quelques pas en avant. Priestley privé d'antenne : quelques pas en arrière.

⁵⁴ N d T : **Herbert Morrison**, 1888-1965. Homme politique britannique, membre influent du parti Travilliste. Dans le gouvernement de coalition de Churchill en 1940 il fut d'abord ministre de l'approvisionnement puis dès octobre nommé ministre de l'Intérieur où il s'illustra efficacement, y compris contre la propagande procommuniste séditeuse. Après guerre il fut le président des Travilliste à la Chambre des Communes et occupa plusieurs ministères clés quand son parti fut au pouvoir entre 1945 et 1951. Il fut fait Lord à vie (*Life Peer*) en 1959.

C'est une lutte entre les tâtonnements et ce qui ne s'enseigne pas, entre les jeunes et les vieux, entre la vie et la mort. Mais il est indispensable que les griefs qui existent, à n'en pas douter, servent à quelque chose plutôt qu'uniquement d'obstruction. Il est temps pour *le peuple* de définir ses buts de guerre. Ce qu'il faut est un programme d'action simple et concret, auquel on donnera toute la diffusion possible et autour duquel l'opinion populaire pourra se fédérer.

Je suggère que le programme qui suit, en six points, est du genre qu'il nous faut. Les trois premiers points concernent la politique intérieure anglaise, les trois autres l'Empire et le monde :

1. Nationalisation des terres, mines, chemin de fer, banques et principales industries.
2. Limitation des revenus nets en Angleterre dans un rapport tel que le plus haut n'excède pas dix fois le plus bas.
3. Réforme du système d'éducation selon un cadre démocratique.
4. Statut de Dominion⁵⁵ pour l'Inde, immédiatement, avec droit de sécession à l'issue de la guerre.
5. Création d'un Conseil Général de l'Empire qui sera représentatif des gens de couleur.

⁵⁵ N d T : “**Dominion**”, À l'origine, terme désignant toute contrée, hors du Royaume Uni, sous l'administration de la Couronne Britannique et formant son Empire colonial. À partir du “*Statute of Westminster 1931*”, pour tenir compte des changements intervenant dans l'Empire le statut de Dominion s'appliqua aux territoires devenus autonomes ou indépendants, pourvus qu'ils acceptent le souverain du Royaume-Uni comme leur monarque, intégrant ainsi le “*British Commonwealth of Nations*” avec des accords diplomatiques, commerciaux et de sécurité privilégiés. La fin de la deuxième guerre mondiale, amena rapidement la décolonisation et le retrait effectif de la tutelle britannique de pratiquement tous les Dominions. Toutefois, un nombre important (54) des anciens Dominions britanniques (sauf l'Égypte et les autres pays du Moyen-Orient) sont restés liés entre eux et au Royaume Uni par leur adhésion au « **Commonwealth of Nations** » dont le chef symbolique est la reine d'Angleterre. À ce jour le seul pays dont la Constitution, révisée en 1982, répond encore aux critères de Dominion de l'Empire, est l'État Fédéral du Canada, bien qu'indépendant depuis 1867.

6. Déclaration d'alliance solennelle avec la Chine, l'Éthiopie et toutes les autres victimes des pouvoirs Fascistes.

On ne peut se méprendre sur l'orientation générale de ce programme. Il a pour but avoué de faire de cette guerre une guerre révolutionnaire et de l'Angleterre une démocratie socialiste. À dessein je n'y ai rien mis dont le plus simple citoyen ne puisse comprendre et voir la raison. On pourrait le publier tel quel en une du *Daily Mirror*. Mais pour le but de ce livre un peu plus de développement est nécessaire :

1. *Nationalisation* : On peut « nationaliser » l'industrie d'un trait de plume, mais la mise en application effective est lente et compliquée. Ce qui est nécessaire est que la propriété de toutes les industries majeures soit transférée à l'État, représentant le Peuple. Une fois fait, il devient possible d'éliminer la classe des stricts *possédants* qui ne vivent pas par la vertu de leur travail mais parce qu'ils détiennent actes de propriété et titres d'actions. La propriété étatique implique, de facto, que personne ne pourra vivre sans travailler. Que ceci entraîne soudainement un changement dans la conduite de l'industrie, c'est moins certain. Dans un pays comme l'Angleterre on ne peut raser toute la structure et en construire une nouvelle depuis la base, encore moins en temps de guerre. Inévitablement, la majorité des entreprises industrielles continueront avec le même personnel qu'avant, leurs expropriétaires ou PDG assurant la direction comme employés de l'État. On peut raisonnablement penser que beaucoup des petits capitalistes se satisferont d'un tel arrangement. La résistance viendra du grand capital, banquiers, propriétaires terriens et riches oisifs, grossièrement dit, ceux avec plus de 2 000 £ par an – et même en incluant leurs proches à charge, il n'y a pas plus d'un demi million de telles personnes en Angleterre. La nationalisation des terres agricoles implique la suppression des propriétaires et des rentiers de la « dime » agricole, mais pas nécessairement des fermiers. Il est inimaginable de réorganiser

l'agriculture anglaise sans garder, au moins au début, le maillage des fermes existantes. S'il est compétent, le fermier continuera comme directeur salarié. Ce qu'il est virtuellement déjà, avec le double désavantage de devoir faire des bénéfices et être en permanence l'endetté des banques. Pour certains petits commerces et très petites surfaces agricoles, l'État n'interviendra probablement pas. Ce serait une grossière erreur que de commencer en victimisant la classe des très petits propriétaires, par exemple. Nous avons besoin de ces gens, globalement ils sont compétents et d'autant plus efficaces qu'ils ont la motivation d'être « leurs propres patrons ». Mais l'État imposera certainement une limite supérieure à la possession de terres (probablement pas plus de six hectares) et jamais de terrains en zone urbaine.

À partir du moment où tous les biens de productions auront été déclarés la propriété de l'État, les gens ordinaires sentiront, contrairement à ce qu'ils ressentent aujourd'hui, qu'*ils sont* l'État. Ils seront prêts à endurer les sacrifices qui se présenteront à eux, guerre ou pas. Et même si le visage de l'Angleterre en sera peu changé en apparence, le jour où la grosse industrie sera formellement nationalisée, nous aurons brisé la domination d'une classe unique sur le pays. Dès lors, l'accent sera mis sur la direction d'entreprise au lieu de la propriété, sur la compétence au lieu du privilège. Il est bien possible que le transfert de propriété à l'État apporte en lui-même moins de changements sociaux que ceux que nous imposeront les rigueurs ordinaires de la guerre. Mais c'est l'indispensable première étape sans laquelle aucune reconstruction *réelle* n'est possible.

2. *Revenus* : La limitation des revenus impose l'établissement d'un salaire minimum, qui implique un moyen de paiement à usage interne simplement en rapport avec la quantité de biens de consommation disponible. Il faudra envisager un plan de répartition plus strict que celui actuellement en place. En l'état de l'évolution du monde, il ne servirait à rien de stipuler que

tous les êtres humains devraient avoir des revenus *exactement* identiques. Il a été suffisamment démontré que sans quelque forme d'incitation monétaire il n'y a pas de motivation à entreprendre certaines tâches. Pour autant, la compensation financière n'a pas besoin d'être très importante. En pratique il sera impossible d'encadrer les rémunérations aussi strictement que suggéré. Il y aura toujours des exceptions, des dérives. Mais il n'y a aucune raison qu'un rapport de un à dix ne puisse être normalement l'écart maximum. Et à l'intérieur de ces limites, un certain sentiment d'égalité est possible. Un homme avec 3 £ par semaine et un autre à 1500 £ par an peuvent encore se voir semblables, ce qui n'arrivera jamais entre le Duc de Westminster et le sans abri qui couche sur les bancs des berges de la Tamise.

3. *Éducation* : En temps de guerre une réforme de l'enseignement sera forcément un projet plutôt qu'une mise en œuvre. Pour l'instant, nous ne sommes pas en position de prolonger la durée de la scolarité obligatoire ni d'augmenter le nombre de professeurs dans l'enseignement élémentaire. Mais il y a certaines mesures que l'on peut prendre immédiatement, dans le sens de la démocratisation du système éducatif. Nous pouvons commencer par abolir l'autonomie des grandes écoles privées (*Public School*) et des plus anciennes universités et leur imposer largement des élèves boursiers de l'État choisis simplement sur des critères de capacité. Pour l'instant, l'éducation en *Public School* est pour une part l'entraînement à la discrimination sociale et pour l'autre une sorte de taxe payée par la classe moyenne à la plus haute, pour avoir le droit d'accéder à certaines professions. Il est vrai que cet état de fait semble bouger. La classe moyenne commence à se rebeller contre la cherté des études et la guerre va mettre en faillite la majorité de l'enseignement privé si la situation dure encore un an ou deux. L'évacuation en province amène aussi quelques changements mineurs. Mais il est à craindre que quelques établissements historiques, et capables de supporter la tempête

financière, survivent d'une manière ou d'une autre comme des foyers purulents de snobisme⁵⁶. Pour les 10 000 établissements « privés » que compte l'Angleterre, l'immense majorité ne mérite que d'être supprimée. Ce ne sont rien d'autre que des entreprises commerciales dont le niveau éducatif est en réalité inférieur à celui des écoles primaires. Elles existent uniquement parce que c'est une idée largement répandue qu'il est dégradant d'être élève de l'enseignement public. L'État pourrait en finir avec cette idée en se déclarant en charge de *toute* l'éducation, même si au début ce ne serait qu'une prise de position. Nous avons besoin des prises de position aussi bien que des actions. Il n'est que trop évident que notre discours de « défendre la démocratie » restera chimérique aussi longtemps que ce sera le hasard de la naissance qui décidera si un enfant intelligent aura ou pas accès à l'éducation qu'il mérite.

4. *L'Inde* : Ce que nous devons offrir à l'Inde n'est pas la « liberté » qui, comme je l'ai dit plus haut, est impossible, mais une alliance, un partenariat, en un mot, l'égalité. Mais nous devons aussi dire aux Indiens qu'ils sont libres de s'émanciper s'ils le veulent. Sans quoi, il n'y aura pas d'égalité entre les partenaires et notre prétention à défendre les peuples de couleur contre le Fascisme ne sera jamais crédible. Mais c'est une erreur de croire que les Indiens couperont les liens immédiatement si la possibilité leur en est donnée. Quand un gouvernement britannique leur *proposera* une indépendance inconditionnelle, ils la refuseront. Car dès lors qu'ils auront tout pouvoir de se libérer, les principales motivations de le faire auront disparu.

Une rupture complète entre les deux nations ne serait pas moins désastreuse pour l'Inde que pour l'Angleterre. Les Indiens intelligents le savent. Comme les choses sont aujourd'hui, non seulement l'Inde ne serait pas capable de se défendre mais c'est à peine si elle pourrait subvenir à elle-même. Toute l'administration du pays dépend d'un réseau de spécialistes (ingénieurs,

⁵⁶ N d T : Snobisme au sens fort du mot anglais = ségrégation sociale.

forestiers, cheminots, soldats, médecins...) qui sont majoritairement Anglais et ne pourront être remplacés avant cinq à dix ans. En plus l'anglais est la langue d'échange principale et pratiquement toute l'élite intellectuelle indienne est très anglicisée. Toute soumission à de nouvelles règles – car si les Anglais quittent l'Inde, immédiatement le Japon ou une autre puissance l'investira – signifiera une immense désorganisation du pays. Jamais les Japonais, Russes, Allemands, ou Italiens ne seront capables d'administrer l'Inde même au faible niveau d'efficacité déployée par les Britanniques. Ils ne possèdent ni le contingent d'experts techniques requis, ni la connaissance des langues et coutumes locales et ils n'auront certainement pas la confiance des indispensables intermédiaires tels les Eurasiens. Si l'Inde était simplement « libérée », c'est à dire privée de la protection militaire britannique, le premier résultat serait une rapide conquête étrangère et en second des séries d'énormes famines qui tueraient des millions de gens les années suivantes.

Ce dont l'Inde a besoin est de pouvoir travailler à sa propre construction sans ingérence britannique, mais dans une espèce de partenariat qui lui assure la protection militaire et le transfert d'expertise. C'est inimaginable tant qu'il n'y aura pas de gouvernement Socialiste en Angleterre. Pendant au moins quatre-vingt ans l'Angleterre a artificiellement empêché l'Inde d'évoluer, partie par peur de la concurrence commerciale si l'industrie indienne était trop développée, partie parce que les gens non évolués sont plus faciles à contrôler que ceux éduqués. C'est un lieu commun de dire que la moyenne des Indiens est bien plus maltraitée par ses propres concitoyens que par les Anglais. Le moindre capitaliste Indien exploite le prolétaire urbain avec la pire dureté, le paysan vit de la naissance à la mort dans les griffes de l'usurier. Mais tout ceci n'est que la conséquence indirecte de la gestion britannique dont le but à moitié avoué est de garder l'Inde aussi arriérée que possible. Les classes les plus loyales envers l'Angleterre sont les princes, les propriétaires terriens et la communauté affairiste – en général,

les classes réactionnaires qui tirent au mieux profit du *statu quo*. À l'instant où l'Angleterre cessera de se comporter en exploiteur de l'Inde, l'équilibre des forces basculera. Les Anglais n'auront plus à flatter les ridicules princes Indiens avec leurs éléphants caparaçonnés et leur armée d'opérette, plus à s'opposer au développement des syndicats ouvriers, plus à dresser les Musulmans contre les Hindous, plus à protéger la vie des inutiles usuriers, plus à supporter l'obséquiosité des petits notables, plus à préférer le moitié barbare Gurkha⁵⁷ au Bengali éduqué. Alors on pourra constater qu'on peut mettre un terme à ces flots de dividendes qui coulent de la sueur des coolies indiens vers les comptes en banque des douairières de Cheltenham⁵⁸, et tout le réseau des « sahibs-indigènes », l'arrogante ignorance d'un côté, l'envie et la servilité de l'autre. Anglais et Indiens pourront travailler ensemble au dévelop-

⁵⁷ N d T : “**Gurkha**”, Selon la légende, au alentours du 8^e ou 7^e siècle avant J.C., pour échapper à l'inique ségrégation hindouiste, quatre tribus de basse caste (intouchables ?) auraient fui vers les contrées les plus inhospitalières du nord de l'Inde, au Népal. Alors que la milice de la *British East India Company* avait soumis sans grande difficulté toute l'Inde en 1814, même les renforts de l'armée impériale furent tenus en échec durant deux ans par les Gurkhas équipés de leur seul « kukri » (un grand poignard recourbé), au point que l'Angleterre concéda au Népal de garder son indépendance, sous protectorat. Très vite ces combattants hors pair se virent enrôlés par les Britanniques, d'abord comme mercenaires sans état d'âme, puis intégrés aux troupes régulières, s'illustrant parmi les bataillons d'élite les plus redoutés. Aujourd'hui, 3500 Népalais composent *The Brigade of Gurkhas* de l'armée britannique avec un statut ressemblant à celui de la Légion Étrangère.

Bengale : Vaste et riche province du nord de l'Inde. L'ouest du Bengale était majoritairement Hindou, l'est musulman, avec de fréquents et très violents affrontements religieux. Une première partition religieuse de la province en deux eut lieu en 1905, mais sous la pression hindoue se réunifia en 1911. Toujours sur fond de guerre religieuse, en 1947 la seconde partition verra l'assimilation forcée de l'Est-Bengale dans le Pakistan musulman lui même issu de la partition de l'Inde. Après une guerre de libération victorieuse contre le reste du Pakistan, l'ex Est-Bengale deviendra l'État indépendant du Bangladesh en 1971.

⁵⁸ N d T : “**The old ladies in Cheltenham...**”, également dans son roman « *The road to Wigan pier* » Orwell utilise cette formule. Cheltenham, ville thermale provinciale et huppée pourrait se comparer à Vichy ; une ville où de vieilles dames aisées, souvent veuve d'officier ou administrateur des colonies, venaient se retirer par affinité, formant une espèce de caste bien reconnaissable, infatuée de son statut social et méprisante des classes laborieuses, « des parasites, moins utiles à une société que ses puces à un chien », selon les critères d'Orwell.

pement de l'Inde et à l'apprentissage de tous les savoirs dont les Indiens ont été sciemment écartés depuis toujours. Combien parmi les personnels anglais en Inde, du commerce ou de l'administration, accepteront ce pacte – qui signifiera une fois pour toutes de renoncer à être des « sahibs » – est une autre question. Mais, d'une façon générale, on peut l'attendre plutôt des gens jeunes et des fonctionnaires qui ont eu une culture scientifique (ingénieurs, experts forestiers et agricoles, médecins, enseignants). Les hauts fonctionnaires, gouverneurs de province, préfets, juges, etc. sont irrécupérables, mais ce sont aussi les plus facilement remplaçables.

Voilà, grossièrement, ce que le statut de Dominion devrait signifier s'il était proposé à l'Inde par un gouvernement Socialiste. C'est une offre de partenariat à égalité, le temps qu'on en finisse avec la loi des bombardiers sur ce monde. Et nous devons y inclure le droit inconditionnel de sécession. C'est le seul moyen de prouver que nous pensons ce que nous disons. Et ce qui vaut pour l'Inde vaut, *mutatis mutandis*, pour la Birmanie, la Malaisie et la plupart de nos possessions africaines.

Les points 5 et 6 parlent d'eux-mêmes. Ce sont les préambules nécessaires à toute proclamation que nous faisons cette guerre pour la protection de peuples pacifiques contre l'agression fasciste.

Espérer qu'une telle politique trouve des sympathisants en Angleterre est-il illusoire ? Il y a un an, même six mois de cela, c'était le cas, mais plus maintenant. Qui plus est – et c'est l'opportunité particulière du moment – nous pouvons lui donner toute la publicité nécessaire. Il y a maintenant une énorme presse hebdomadaire, par millions d'exemplaires, qui est prête à populariser, si ce n'est *exactement* le programme écrit ci-dessus, au moins *quelque* politique suivant les mêmes directions. Il existe même trois ou quatre quotidiens dont on pourrait avoir l'oreille complaisante. C'est le chemin que nous avons parcouru ces six derniers mois.

Mais une telle politique peut-elle réussir ? Le résultat ne dépend que de nous-mêmes.

Certains points que j'ai suggérés pourraient être immédiatement mis en œuvre, d'autres prendront des années, des décennies, ou ne pourront peut-être jamais être menés à terme. Aucun programme politique n'est jamais parfaitement réalisé dans son entier. Mais ce qui importe c'est que cela, ou quelque chose de proche, soit notre politique déclarée. Ce qui compte c'est la *direction*. Il est évidemment tout à fait inutile d'attendre de ce gouvernement qu'il se déclare de lui-même pour une politique qui donne à cette guerre la direction d'une guerre révolutionnaire. C'est au mieux un gouvernement de compromis, avec Churchill chevauchant deux montures comme un écuyer de cirque. Avant que des mesures telles que l'encadrement des revenus ne deviennent seulement imaginables, il faudra déjà éloigner du pouvoir la vieille classe dirigeante. Si durant cet hiver la guerre s'enlise à nouveau, nous devrions, selon mon opinion, exiger des élections générales, ce que la machine du parti Conservateur va essayer d'empêcher de toutes ses forces. Mais même sans élections, nous pouvons avoir le gouvernement que nous voulons, à condition que nous le voulions ardemment. Une vraie poussée venue d'en bas pourra le faire. Quant à dire qui sera dans ce nouveau gouvernement, je n'avance personne. Je sais seulement que les hommes qu'il nous faut seront là quand le peuple en voudra vraiment, car ce sont les mouvements qui font les leaders et non pas l'inverse.

D'ici un an, peut-être même six mois, si nous ne sommes toujours pas envahis, nous verrons l'avènement d'une chose qui n'a jamais existé auparavant, un mouvement socialiste *spécifiquement anglais*. Jusqu'à présent il n'y eut seulement que le Parti Travailleuse, une émanation de la classe ouvrière, qui n'a jamais visé à des changements fondamentaux et le Marxisme, une théorie allemande réinterprétée par les Russes, dont la transplantation en Angleterre a échoué. Il n'y a rien eu qui touchât vraiment le cœur du peuple anglais. Durant toute son

histoire le socialisme anglais ne s'est jamais trouvé un hymne de ralliement – rien comme *La Marseillaise* ou *La Cucuracha*, par exemple. Quand un Socialisme né en Angleterre apparaîtra, les Marxistes, comme tous ceux qui ont intérêt à rester au passé, seront son ennemi juré. Inévitablement, ils le dénonceront comme un « fascisme ». Déjà, on entend régulièrement parmi les plus modérés des intellectuels de gauche préférer que si nous combattons les Nazis « cela fera de nous des Nazis ». Ils pourraient tout aussi bien dire que si nous combattons les noirs nous allons nous retrouver nègres. Pour nous « nazifier », il faudrait qu'on ait l'histoire de l'Allemagne derrière nous. Les nations n'échappent pas à leur passé simplement par la magie d'une révolution. Un gouvernement socialiste anglais transformera la nation du sommet à la base, mais elle portera encore partout les marques irrécusables de notre propre et particulière civilisation, celle que j'ai décryptée plus haut dans cet essai.

Un tel gouvernement ne sera pas doctrinaire, ni même logique. Il abolira le Chambre des Lords, mais très probablement pas la monarchie. Il laissera des anachronismes et des détails en suspens partout, le juge avec sa ridicule perruque en crin de cheval, le lion et la licorne sur les boutons des casquettes militaires. Il n'établira pas explicitement de dictature de classe. Il se regroupera autour du vieux Parti Travailleuse et la masse de ses partisans viendra des syndicats, mais il attirera aussi une majorité de la classe moyenne et beaucoup des plus jeunes fils de la bourgeoisie. La plupart de ses instances dirigeantes seront issues de cette nouvelle classe indéfinie des travailleurs hautement qualifiés, experts techniciens, aviateurs, chercheurs, architectes et journalistes, des gens de la génération de la radio et du béton-armé. Mais il ne perdra jamais contact avec la tradition du compromis et la croyance d'une loi au-dessus de l'État. Il fusillera les traitres, mais avant il leur fera un procès solennel et à l'occasion en amnistiera. Il écrasera promptement et sévèrement toute rébellion ouverte, mais il s'immiscera très peu dans les écrits et discours. Des partis

politiques avec différents noms pourront toujours exister, les groupes révolutionnaires publieront encore leurs journaux dans la même quasi indifférence. Il proclamera la séparation de l'Église et de l'État, mais ne persécutera pas la religion. Il gardera un respect distant pour le code de morale chrétienne, et de temps à autre qualifiera l'Angleterre de « pays chrétien ». L'Église Catholique se battra contre, mais les congrégations Réformistes et le gros de l'Église Anglicane s'en accommoderont. Ce sera la démonstration d'un pouvoir d'assimilation du passé qui stupéfiera les observateurs étrangers et les fera parfois douter qu'une révolution se soit jamais produite.

Mais tout autant ce gouvernement aura fait la chose essentielle. Il aura nationalisé l'industrie, rétréci l'écart des revenus, institué un système d'enseignement non dépendant des classes sociales. Sa vraie nature se mesurera à la haine qu'il suscitera chez les riches survivant dans le reste du monde. Il ne cherchera pas à désintégrer l'Empire mais à le transformer en une fédération d'états Socialistes, libérés non seulement du drapeau britannique mais aussi du prêteur sur gage, de l'exploiteur de dividendes et de l'administrateur anglais borné. Sa stratégie de guerre sera totalement différente de celui d'un quelconque pays sous contrôle du capital, parce qu'il n'aura pas à craindre les contrecoups qui affectent tout régime qui est confronté à une révolution. Il n'aura pas le moindre scrupule à attaquer les pays neutres hostiles ou à soutenir les rébellions naissantes dans les colonies ennemies. Il se battra de telle manière que même s'il était vaincu son souvenir serait un danger pour le vainqueur, comme le souvenir de la Révolution française le fut pour l'Europe de Metternich. Les dictateurs le craindront comme ils ne craindraient pas le présent régime britannique fût-il militairement dix fois plus fort qu'il n'est.

Mais en ce moment, alors que la vie soporifique de l'Angleterre est à peine altérée, et que l'insultant contraste entre richesse et pauvreté perdure partout, même au milieu des

bombes, comment puis-je oser dire que toutes ces choses « se doivent » d'arriver ?

Parce que le moment est venu où l'on peut prédire le futur en termes de « soit l'un – soit l'autre ». Soit on fait de cette guerre une guerre révolutionnaire (Je ne dis pas que notre politique sera *exactement* celle que je décris plus haut – seulement qu'elle sera de ce genre), soit on la perd et bien davantage avec. Très bientôt il sera possible de dire si nos pas vont emprunter un chemin ou l'autre. Mais il est absolument sûr qu'avec notre structure sociale actuelle nous ne pourrons pas gagner. Nos forces réelles, au plan matériel, moral, intellectuel, ne peuvent pas être mobilisées.

3

Le patriotisme n'a rien à voir avec le conservatisme. C'est même l'exact opposé du conservatisme, puisque c'est la dévotion à une chose en évolution perpétuelle qui est ressentie comme mystiquement inaltérable. C'est le pont entre le futur et le passé. Aucun réel révolutionnaire ne fut jamais un internationaliste.

Pendant les vingt dernières années, la posture *fainéante*⁵⁹ qui était à la mode parmi les gauchistes Anglais, la dévalorisation par les intellectuels du patriotisme et du courage physique, l'obstination à saper le moral des Anglais, la promotion d'une attitude hédoniste et égocentrique de la vie, n'ont été que des nuisances. L'attitude aurait déjà été malfaisante même si nous avions vécu dans l'univers blet de la Société des Nations que ces gens imaginaient. À l'ère des *führers* et des bombardiers ce fut un désastre. Aussi peu plaisant que cela nous paraisse, la dureté est le prix de la survie. Une nation habituée à penser en termes hédonistes ne peut survivre parmi des peuples qui travaillent comme des esclaves, se reproduisent comme des lapins et dont la destination première de l'industrie est la guerre. Les Socialistes anglais d'à peu près toutes tendances ont voulu se

59 En français dans le texte, au sens étymologique de « faire + néant »

positionner contre le Fascisme, mais dans le même temps ils ont travaillé à rendre leurs propres concitoyens pacifistes. Ils y ont échoué, parce qu'en Angleterre la loyauté envers les traditions est plus forte qu'envers les nouveautés. Mais en dépit de tous les matamores « antifascistes » de la presse de gauche, quelle chance aurait été la nôtre au moment de faire la guerre pour de vrai en réponse à l'attaque du Fascisme, si l'Anglais moyen était effectivement devenu celui que souhaitaient en faire le *New Statesman*, le *Daily Worker* ou même le *New Chronicle*⁶⁰ ?

Jusqu'en 1935, pratiquement toute la Gauche anglaise était plus ou moins pacifiste. Après 1935 les plus véhéments d'entre eux se lancèrent passionnément dans le mouvement du Front Populaire, qui faisait simplement l'impasse sur l'ensemble du problème posé par le Fascisme. Par définition on se devait d'être antifasciste, dans une attitude négative par principe – *contre* le fascisme, sans être *pour* chercher quelque autre alternative – et avec l'idée confuse derrière que, le moment venu, les Russes viendraient faire la guerre à notre place. C'est ahurissant comme cette illusion a la vie dure. Chaque semaine

⁶⁰ N d T : “**New Statesman**”, Hebdomadaire culturel et social créé en 1913 toujours en parution et très lié au Parti Travailleur. Dans les années 30 son rédacteur en chef, Kingsley Martin, ouvertement admirateur de Staline, fut un pourfendeur du Fascisme tout en s'opposant farouchement à la politique de réarmement britannique. En 1938 Martin refusa de publier les chroniques d'Orwell sur la guerre d'Espagne (les déclarant « antisocialistes ») car elles révélaient et dénonçaient la liquidation physique par les communistes staliniens des autres courants Marxistes (le *POUM*), ou Libertaires (la CNT) espagnols, et à laquelle lui-même avait échappé de justesse. “**Daily Worker**”, Quotidien tabloïd fondé en 1930 par le « Parti Communiste de Grande-Bretagne ». Est devenu le **Morning Star** en 1960 et reste l'organe de presse de l'actuel *Communist Party of Britain*. Dans les années 30/50 il était notoire que le *Daily Worker* était financé par Moscou qui lui dictait sa ligne éditoriale antifasciste et pacifiste. En 1940 il publiait que c'était une guerre entre nations impérialistes et que l'assassinat de Trotsky n'était que la justice rendue contre les “alliés objectifs du Fascisme”. En raison de son prosoviétisme le *Daily Worker* fut interdit de publication de juin 41 à septembre 42.

“**New Chronicle**”, Quotidien fondé en 1872. Des années 30 à 60 il fut le support imprimé du Parti Libéral. Il eut des correspondants célèbres comme Sir Arthur Conan Doyle, Arthur Koestler, H.G. Wells. En 1960, Malgré sa bonne diffusion (1 million de lecteurs) il fut absorbé “malencontreusement” par le **Daily Mail** (journal de droite) qui en arrêta la publication.

voit son lot de lettres à la presse affirmant que si nous avions un gouvernement débarrassé des Conservateurs, les Russes pourraient difficilement éviter de se joindre à nous. Ou encore on en est à publier de vibrants projets de guerre (*confer* des bouquins comme *Unser kampf*, *A Hundred Million Allie – If We Choose*, etc.), où les populations européennes viendraient infailliblement à se soulever en notre nom. C'est toujours la même idée : chercher à l'étranger l'inspiration, trouver quelqu'un d'autre pour se battre à notre place. Sous-jacent à ce discours se trouve le terrifiant complexe d'infériorité des intellectuels britanniques, le sentiment que les Anglais ne sont désormais plus un race martiale, ne sont plus capables d'endurer.

En vérité il n'y a aucune raison de penser que quiconque fera jamais notre guerre à notre place ne fut-ce qu'un moment, excepté pour la Chine qui la fait déjà depuis trois ans⁶¹. Les Russes pourraient devenir nos alliés s'ils étaient directement attaqués, mais ils ont bien clairement fait savoir qu'ils ne se dresseront pas contre l'armée allemande tant qu'ils pourraient l'éviter. En aucun cas ils ne sont intéressés par la perspective d'un gouvernement de Gauche en Angleterre. L'actuel régime Soviétique est même très probablement hostile à n'importe quelle révolution à l'Ouest. Les peuples assujettis en Europe se rebelleront quand Hitler se sera calmé, mais pas trop tôt. Nos alliés potentiels ne sont pas les Européens mais d'abord les Américains, à qui il faudra bien un an pour mobiliser leur ressources même si l'industrie lourde était réquisitionnée, et ensuite les peuples de couleur qui ne seront pas avec nous, même en pensée, tant que notre propre Révolution n'aura pas commencé. Pour longtemps, un an, deux ans, possiblement trois

⁶¹ **Note de G. Orwell** : « Ceci fut écrit avant le déclenchement de la guerre en Grèce ».

N d T : Profitant de la lutte entre Tchang Kai-chek et Mao Zedong pour unifier la Chine, les Japonais annexent la Mandchourie dès 1931. La guerre perdurant entre Nationalistes et Communistes, les Japonais décidèrent d'envahir le reste de la Chine en 1937, menaçant par la même occasion les comptoirs anglais et la Birmanie, colonie britannique.

ans, l'Angleterre sera seule au monde pour absorber le choc. Nous devons affronter les bombardements, l'épuisement, la grippe⁶², la lassitude et les offres de paix traîtresses. Manifestement, c'est le moment de se renforcer le moral, pas de le saper. Au lieu d'adopter l'attitude antibritannique coutumière à la Gauche, ce serait mieux de penser à ce que le monde deviendrait si la culture de langue anglaise venait à périr. Car c'est puéril de penser que les autres pays anglophones, même les USA, ne seraient pas affectés si la Grande-Bretagne était conquise.

Lord Halifax et ses comparses croient qu'une fois la guerre finie, tout redeviendra comme avant. Retour au chemin démentiel de Versailles⁶³, retour à la « démocratie » i.e. le capitalisme, retour aux queues de chômeurs et aux Rolls-Royce, retour aux hauts-de-forme gris et aux costumes de flanelle⁶⁴, *in saecula saeculorum*. Il est évident que rien de tout ceci n'arrivera. Il y aura probablement le retour à une pâle copie dans le cas d'une paix négociée, mais pas pour bien longtemps.

⁶² N d T : N'oublions pas qu'avant l'invention des antibiotiques, chaque année et dans tout pays la grippe faisait « normalement » quelques milliers de morts et que la pandémie de "Grippe espagnole" 1918-20, qui tua quelques 25 à 100 (?) millions de personnes de par le monde, était encore présente dans toutes les mémoires.

⁶³ N d T : « *the crazy pavement of Versailles* » Pour Orwell le chemin de cette guerre est pavé des clauses du Traité de Versailles de 1919, fixant réparation des dommages de guerre, contre l'Allemagne. Déjà jugé démentiel de son temps par des esprits éclairés, la crise de 29 empêcha sa révision et il fut, pour une part un prétexte commode dans l'avènement du Nazisme. Une fois au pouvoir, Hitler le dénonça en bloc, refusant de payer. Sur ce thème, Orwell renvoie dos à dos la droite naguère pro-nazi et la gauche antifasciste puisqu'il écrit dans un article du « *New Statesman* » consacré à la Pologne, cette même année 1940 :

« In the Popular Front period **left-wing opinion was committed to defending the crazy pavement of Versailles**, but the Russo-German pact upset the 'antifascist' orthodoxy of the past few years ».

⁶⁴ N d T : Deux des attributs distinctifs en vigueur en *Public School*, parmi redingote, faux-col, cravate, canne, etc. Dans ce monde formalisé « de la formation des futures élites de la nation », et tout particulièrement Eton où étudia George Orwell, parmi d'autres protocoles, la discipline vestimentaire, très codifiée, procède du formatage des jeunes gens à la soumission hiérarchique, à l'esprit de corps et à la ségrégation sociale.

Le *Laisser-faire*⁶⁵ capitaliste est mort⁶⁶. Le choix réside entre le type de société collectiviste qu'Hitler mettra en place et celui qui pourra émerger s'il est battu.

Si Hitler gagne cette guerre, il va consolider son emprise sur l'Europe, l'Afrique, et le Moyen-Orient, et si ses armées ne sont pas trop épuisées avant, il va s'accaparer de vastes étendues de l'URSS. Il va mettre en place une société de castes où l'*Herrenvolk* allemand (« le Peuple des Seigneurs ») dominera les Slaves et autres classes inférieures dont le travail sera de produire des denrées agricoles à bas prix. Il réduira une fois pour toutes les peuples de couleur en pur esclavage. Ce qui fâche vraiment les puissances fascistes contre l'Empire Britannique c'est qu'elles savent qu'il va se désintégrer. Encore vingt ans dans la présente ligne de développement et l'Inde sera une république paysanne liée à l'Angleterre par seul accord mutuel. Les « demi-singes » dont Hitler parle avec tant de mépris piloteront des avions et fabriqueront des mitrailleuses. Ce sera la fin du rêve fasciste d'un empire d'esclaves. Par contre, si nous sommes battus, nous remettons ceux-là même qui sont nos victimes à leurs nouveaux maîtres, lesquels arriveront frais à la tâche et pas embarrassés du moindre scrupule.

Mais il y a plus en jeu que le sort des peuples de couleur. Deux visions incompatibles de la vie s'affrontent. « Entre la démocratie et le totalitarisme, dit Mussolini, il ne saurait y avoir de compromis ». Les deux credo ne peuvent, ne serait-ce qu'un instant, cohabiter. Tant que la démocratie existe, même sous sa forme anglaise très imparfaite, le totalitarisme est en danger de mort. Tout le monde anglophone est habité par cette idéal d'une humanité égalitaire, et quoique ce serait un pur mensonge de prétendre que nous ou les Américains l'ayons jamais mise en application, néanmoins, l'idée est là, et bien capable de devenir

⁶⁵ En français dans le texte.

⁶⁶ **Note de G. Orwell** : « Il est intéressant de noter que M. Kennedy, ambassadeur des USA à Londres, remarquait à son retour à New York en octobre 1940, que comme conséquence de la guerre "la démocratie est finie". Par "démocratie", évidemment, il voulait signifier capitalisme privé. »

un jour une réalité. Selon la culture de langue anglaise, si elle ne périt pas, une société de liberté et d'égalité en droit entre humains finira par émerger. Mais c'est précisément l'idée d'égalité du genre humain – le concept « juif » ou « judéo-chrétien » d'égalité – qu'Hitler s'est donné pour mission de faire disparaître. Le Ciel est témoin qu'il l'a assez dit. La pensée d'un monde où les Noirs vaudraient les Blancs et où les Juifs seraient traités comme êtres humains le jette dans les mêmes horreur et désespoir que nous l'idée d'un esclavage sans fin.

Il est important de garder en tête combien ces deux points sont irréconciliables. À un moment dans l'année à venir on peut s'attendre à une réaction pro-hitlérienne parmi l'intelligentsia de gauche. Il y a déjà des signes avant-coureurs. Les exploits d'Hitler fascinent la vacuité de ces gens et dans le cas des pacifistes, leur masochisme. On sait plus ou moins d'avance ce qu'ils vont dire. Ils commenceront par refuser d'admettre que le capitalisme britannique évolue vers quelque chose de différent ou que la défaite d'Hitler signifie bien plus que la victoire des millionnaires anglais et américains. Et de là, ils argueront que, tout bien considéré, la démocratie est « exactement pareille que » ou « juste aussi mauvaise que » le totalitarisme : il n'y a *pas tellement* de liberté d'expression en Angleterre ; par conséquent c'est qu'il n'y en a *pas plus* qu'en Allemagne. Être au chômage est une épouvantable situation ; par conséquent ce n'est *pas pire* d'être dans une salle de torture de la Gestapo. En général, entre deux infamies on noircit la moindre pour blanchir la pire, la moitié d'un pain c'est comme pas de pain du tout.

Mais en réalité, quelles que soient les vérités sur la démocratie et le totalitarisme, il n'est pas vrai que c'est la même chose. Cela ne serait pas vrai même si la démocratie anglaise se révélait incapable d'aller plus avant que ce qu'elle est maintenant. La conception même d'un état continental militarisé, avec sa police secrète, sa censure et son travail obligatoire, est totalement opposée à celle d'une démocratie maritime libérale, avec ses taudis et son chômage, ses grèves et ses partis politiques. C'est la différence entre la puissance terrestre et le pouvoir maritime,

entre la cruauté et l'indolence, entre le mensonge et l'aveuglement, entre le soldat SS et le préposé à l'encaissement des loyers. Et en choisissant l'une ou l'autre on ne choisit pas tant sa force d'aujourd'hui que ce qu'elle est capable de devenir. Mais en un sens, que la Démocratie, dans ce quelle a de mieux ou de pire, soit « meilleure » que le Totalitarisme, n'est pas le sujet. Pour en décider il faudrait des critères absolus. La seule question qui compte est de savoir vers quoi pencheront réellement les sympathies au moment crucial. Les intellectuels qui aiment tant à mettre en balance Démocratie contre Totalitarisme pour « démontrer » que l'une ne vaut pas mieux que l'autre, ne sont que des gens puérils qui ne se sont jamais frotté aux réalités. Ils ont la même incompréhension superficielle du Fascisme, aujourd'hui qu'ils commencent à flirter avec, qu'il y a un an ou deux quand ils le vilipendaient. La question n'est pas « Doit-on envisager un débat de société dans une "hypothèse" favorable à Hitler ? ». L'enjeu est « Acceptez-vous sincèrement cette hypothèse ? Désirez-vous vous soumettre aux lois d'Hitler ? Voulez-vous voir l'Angleterre conquise, oui ou non ? » Il vaudrait mieux trancher sur ce point avant que de pactiser ingénument avec l'ennemi. Car il n'y a pas cette chose qu'on appelle « neutralité » dans la guerre ; en pratique on doit choisir son camp.

À l'instant décisif, personne élevé selon notre tradition occidentale ne pourra accepter la conception fasciste de la vie. Il est important qu'on le réalise *maintenant* et qu'on en tire les conséquences. Avec tout ce qu'elle a d'indolence, hypocrisie et injustice, la civilisation anglophone est le seul obstacle sérieux en travers du chemin d'Hitler. Elle est la contradiction vivante des « infaillibles » dogmes fascistes. C'est pourquoi tous les auteurs fascistes ont soutenu par le passé que la puissance britannique doit être détruite. L'Angleterre doit être « exterminée », doit être « réduite à néant », doit « cesser d'exister ». Stratégiquement il serait possible d'arrêter cette guerre, Hitler en sécurité avec l'Europe conquise et l'Empire Britannique intact avec sa puissance navale à peine entamée. Mais idéologiquement ce n'est pas concevable ; qu'Hitler fasse une offre en ce sens ne serait que

traîtrise, avec l'arrière-pensée de conquérir l'Angleterre indirectement ou de la réattaquer à un moment plus propice. Impossible de laisser l'Angleterre être l'entonnoir par où les idées délétères venues de l'autre côté de l'Atlantique continueront à se déverser dans les états policiers d'Europe. Et en retournant cela de notre point de vue, l'étendue de ce qu'il en ressort apparaît : la toute importance de sauvegarder notre démocratie peu ou prou comme nous la connaissons. Mais *sauvegarder* c'est toujours *aller de l'avant*. Le choix devant nous est moins entre victoire et défaite qu'entre révolution et apathie. Si la chose pour laquelle nous nous battons est entièrement détruite, ce sera en partie dû à nos propres agissements.

Il pourrait arriver que l'Angleterre s'ouvre à un début de Socialisme, tourne cette guerre en un guerre révolutionnaire et soit battue quand même. C'est encore bien envisageable. Mais, aussi terrible que cela puisse être pour toute personne aujourd'hui adulte, ce serait bien moins mortel que la « paix de compromis » qu'une poignée de riches et leurs menteurs stipendiés espèrent. La ruine définitive de l'Angleterre ne pourrait s'accomplir qu'à travers un gouvernement britannique aux ordres de Berlin. Mais ce ne sera pas possible si l'Angleterre s'est réveillée avant. Car dans ce cas la défaite ne sera pas dissimulable, la lutte continuera, l'*idée* survivra. La différence entre tomber en combattant et se rendre sans se battre n'est en aucun cas une histoire « d'honneur » et d'héroïsme mélodramatique pour écolier. Hitler a dit une fois qu'*accepter* la défaite détruit l'âme d'une nation. Cela ressemble à un boniment mais c'est strictement la vérité. La défaite de 1870 n'a pas diminué l'influence de la France dans le monde. La troisième République a eu plus d'influence, intellectuellement, que la France de Napoléon III. Mais la sorte de paix que Pétain, Laval et consorts ont acceptée ne peut être achetée qu'en y sacrifiant la culture nationale. Le gouvernement de Vichy ne peut jouir d'un simulacre d'indépendance qu'à la condition de renier les marques distinctives de la culture française : républicaine, laïque, respectueuse des consciences, sans discrimination raciale.

Nous ne pourrions pas être *définitivement* battus si nous avons fait notre révolution avant. Verrait-on les troupes allemandes descendre sur Whitehall, qu'un autre processus, au final mortel pour le rêve de pouvoir germanique, serait déjà en marche. Le peuple espagnol a été battu, mais les choses qu'il a apprises durant ces deux ans et demi mémorables se retourneront un jour contre les Fascistes espagnols comme un boomerang.

Un morceau de bravoure shakespearien a souvent été cité au début de la guerre. Même M. Chamberlain l'a cité une fois, si la mémoire ne me fait pas défaut :

*« Que viennent les quatre coins du monde en armes
Et nous les pétrifierons : nous n'aurons de regret amer
Si rester fidèle à elle-même s'oblige l'Angleterre. »*⁶⁷

C'est plutôt vrai, si on l'interprète correctement. Mais l'Angleterre doit rester fidèle à elle-même. Elle ne l'est plus quand ceux qui ont cherché refuge sur nos côtes sont parqués en camps de concentration pendant que des PDG fraudent pour se soustraire aux taxes sur les plus-values. Disons au revoir à *Tatler* et au *Bystander*, et adieu à la *lady* dans sa Rolls. Les héritiers de Nelson et de Cromwell ne sont pas à la Chambre des Lords. Ils sont dans les campagnes et les rues, dans les usines et les forces armées, dans les bars et les jardinets de banlieue ; et pour le moment ils sont encore maintenus sous le boisseau par une génération de zombies. Bien que nécessaire, même gagner cette guerre est secondaire comparé à la tâche de ramener la véritable Angleterre à la surface. Par la Révolution nous devenons nous-mêmes d'avantage, pas moins. Il n'est pas question de s'arrêter court, conclure un compromis, « sauver la démocratie », fixer les choses. Rien n'est jamais fixé. Nous devons ajouter à notre héritage ou le perdre, nous devons grandir ou déchoir, nous devons avancer ou reculer. Je crois en l'Angleterre, et je crois que nous allons avancer.

⁶⁷ « *Come the four corners of the world in arms
And we shall shock them: naught shall make us rue
If England to herself do rest but true.* »